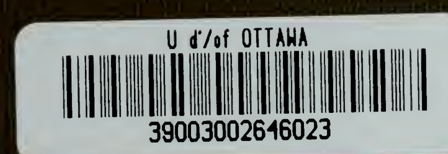

U d'/of OTTAWA
39003002646023



APPEL AU PUBLIC FRANÇAIS

La *Collection des Poètes français de l'étranger* a été fondée le 15 octobre 1897, dans le but de réunir les écrivains qui, dans tous les pays de l'univers, préfèrent notre langue pour donner aux productions de leur imagination une parure de beauté et de pérennité. Les oasis de belles-lettres françaises, parsemées sur le globe, constituant une véritable extension intellectuelle de notre pays, — Paris, capitale cérébrale et point sonore du monde, se devait de leur ouvrir le débouché de ses esprits, à l'égal de ses autres enfants de nos départements et de nos colonies.

Depuis la publication du premier volume en date, *La Nuit*, d'Iwan Gilkin, notre marche a été marquée sans cesse par des étapes glorieuses. Successivement ont paru la *Cithare* et le *Collier d'opales* de Valère Gille, les *Héros et Pierrots* d'Albert Giraud, puis le *Cerisier fleuri* d'Iwan Gilkin. L'apparition de chacun de ces recueils a soulevé des sentiments unanimes d'admiration, et, je dois le dire aussi, de surprise. « Quelle joie patriotique, m'a écrit notamment un de mes nombreux correspondants, je ressens en constatant que notre langue, notre belle langue française, est cultivée à l'étranger avec cet éclat vraiment extraordinaire ! Comme vous avez bien fait de nous initier aux œuvres de tous ces ignorés d'hier qui demain seront célèbres chez nous ! »

Je continue donc notre entreprise accueillie avec tant de sympathie, en offrant aujourd'hui à nos lecteurs un poème dramatique d'Iwan Gilkin, né à Bruxelles en 1858, et devenu l'un des maîtres incontestés de la poésie française en Belgique. J'avais promis non seulement l'originalité, la puissance, mais aussi la fécondité. Je tiens ma parole littéraire. Dans cette composition inédite de l'auteur de la *Nuit* et du *Cerisier fleuri*, on éprouvera une émotion d'un autre caractère que celle puisée dans la vigueur somptueuse des poèmes sataniques de sa première œuvre ou dans la fraîcheur pimpante des odelettes horaciennes de la seconde. *Prométhée* est, en effet, un sujet grandiose qui devait tenter le large esprit d'Iwan Gilkin.

Pour y toucher, après Eschyle, « le père divin et l'inspirateur de tous les poètes lyriques et dramatiques », après Calderon, après Monti, après Byron, après Gœthe, après Shelley, après Edgar Quinet (je cite les plus renommés), il fallait se sentir maître absolu de son instrument et de son inspiration. Il n'y a pas de sujet plus

humain, plus complet et plus d'accord en même temps, malgré sa lointaine antiquité, avec le besoin d'investigation philosophique de l'homme contemporain. Iwan Gilkin, pour le traiter avec plus d'aisance, a choisi le vers libre — non pas le vers désarticulé, incohérent, inharmonique des *verslibristes* actuels, — mais bien le vers libre, souple, charmant, sonore, harmonieux, aux brisures élégantes, de la forme classique employée avec tant de bonheur par Corneille, Racine, La Fontaine, Molière. L'auteur de ce nouveau *Prométhée*, comme on le verra, en a tiré les effets les plus heureux et les plus puissants.

Ai-je besoin de réclamer de mes concitoyens la continuation de leur sympathie? Je ne le pense plus. Ils savent désormais que l'action de notre langue est battue en brèche par les efforts individuels et combinés de l'Allemagne et de l'Angleterre, et que c'est faire acte des plus utiles et des plus pressants que d'encourager les vaillants de lettres qui, *chez eux*, la cultivent avec tant de maîtrise.

L'Académie française, en couronnant, le 17 novembre 1898, la *Cithare* de Valère Gille, a formulé avec raison, par la voix retentissante de son illustre rapporteur, M. Gaston Boissier, l'engagement suivant : « L'Académie sent bien qu'elle a ici un devoir à remplir. Il faut qu'elle tende la main à ces amis, à ces Français du dehors qui n'ont pas désespéré du génie de la France, et malgré ses malheurs, lui restent fidèles. C'est un devoir auquel elle ne manquera pas. »

Je demande à tous mes amis, connus et inconnus, de l'intérieur et de l'extérieur, de se rendre aussi à cet appel, parti de si haut. En répandant autour d'eux les très beaux poètes de notre *Collection des écrivains français de l'étranger*, ils contribueront d'une façon certaine et décisive au développement de l'influence de notre France bien-aimée, dans le monde entier. Il n'y a pas de patriotisme plus efficace, de politique plus habile à faire triompher dans ce moment. Qu'ils en reçoivent l'assurance d'un homme qui a beaucoup voyagé et qui, resté indépendant, dédaigneux de récompenses et de fonctions, n'a jamais eu d'autre ambition que celle de travailler à la grandeur réelle de notre patrie.

Georges Barral
Auteur de l'« Épopée de Waterloo »,
Membre de l'Académie de Metz.

Paris, ce 1er septembre 1899.

PROMÉTHÉE

poème dramatique.

DU MÊME AUTEUR:

POÉSIE

La Nuit, 1 vol. 3 50

Stances dorees, plaquette . . . . 2 »

Le Cerisier fleuri, 1 vol. 3 50

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS DE L'ÉTRANGER

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGES BARRAL

IWAN GILKIN

PROMÉTHÉE

poème dramatique.



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, rue de Seine, 33.

1899



A mon cher père

CHARLES GILKIN

SCÈNE I

PROMÉTHÉE

Zeus est l'éther, Zeus est la terre, Zeus est le ciel, Zeus
C'est tout ce qui est au-dessus et enveloppe l'univers.
ESCHYLE

Une clairière dans un bois d'oliviers. Dans l'herbe, des statues, les unes debout, les autres assises ou couchées. On aperçoit au loin la mer.

Prométhée ; Épiméthée, son frère.

ÉPIMÉTHÉE

Cesse de délirer. Calme-toi.
Arrête le vol de tes chimères.

PROMÉTHÉE

Laisse-moi.

ÉPIMÉTHÉE

Pour quoi faire?
Tout le jour, tu pétris de l'argile, ébauchant
Des têtes et des troncs, puis des bras et des cuisses;
Dans la torture et les délices
Tu vas peinant et t'échauffant
Sous le soleil jaloux qui brûle ton ouvrage
Ou sous l'orage
Qui le ravage.
Le soir venu, tu gémis et tu geins,
Maudissant le travail qui t'a rompu les reins
Et l'inutile flux des heures;
Tu te lamentes et tu pleures,
Tu te roules par terre et tu grinces des dents.
Puis, plein de rage, tu te rues
Sur tes misérables statues·
Et les brises en blasphémant.
Crois-moi, laisse ces vains transports,
Ne recherche plus l'impossible,
Mais, d'un cœur joyeux et paisible,
Conforme ta vie à ton sort.

PROMÉTHÉE

Épargne-moi tes bons conseils. Je vis ma vie.

ÉPIMÉTHÉE

Qu'espères-tu de tous ces durs travaux?
Penses-tu mettre au monde des êtres nouveaux?
Chasse cette pensée impie!
Tel les dieux ont fixé le monde,
Tel tu dois respecter le monde.

PROMÉTHÉE

Tu ne sais pas ce que c'est que créer!
Tu ne l'as jamais entendu crier,
Le dieu puissant qui vibre au cœur des mâles!
Tu l'ignores, la force anxieuse et fatale
Qui étreint la poitrine tremblante
Et fait battre les tempes brûlantes!...
O mystérieuses splendeurs!

Dans les obscures profondeurs
De mon être
Germe un autre univers ; il veut être! Il veut naître!
Ah! par les chauds crépuscules d'été,
Quand des baisers passent dans le mystère,
Lorsque le vent s'allonge sur la terre
Comme un amant ivre de volupté,
N'as-tu jamais senti des âmes inconnues
S'agiter dans ton âme et frémir et froisser
Des ailes de conquête au bord des étendues
Où leur vol héroïque aspire à s'élancer?
N'as-tu jamais rêvé de verser sur le monde
Le fleuve impétueux de tes forces fécondes?
N'as-tu jamais pleuré? N'as-tu jamais brûlé
Du désir de peupler
La terre en tes bras enlacée
D'êtres nouveaux qui soient ta chair et ta pensée,
Mais plus beaux, mais plus fiers, mieux dressés vers les cieux,
Et qui, pareils à nous, soient semblables aux dieux?

ÉPIMÉTHÉE

Et d'où te vient cette folle espérance?

PROMÉTHÉE

Parfois, dans le demi-sommeil du clair matin,
Quand mes yeux éblouis par la lumière intense
Se referment d'instinct
Sur le monde indistinct
Des ombres incertaines,
Alors, je me souviens!
Je me souviens de mille existences lointaines
Dans un obscur passé plein d'énigme et de nuit.
Non; je n'ai pas toujours été ce que je suis.
Qu'étais-je?
Hélas! le sais-je?
Peut-être, mon énergie était-elle
Prisonnière jadis de ces rochers poudreux
Qu'un stérile soleil et la foudre éternelle
Brûlent sans fin de leurs terribles feux.
Peut-être flottait-elle avec l'écume amère
Des vagues de la mer.
N'a-t-elle point dormi dans les êtres informes
Accrochés, sous les eaux, à des algues énormes?
N'a-t-elle point fleuri sur de vastes marais
Ou rampé sur le sol spongieux des forêts,

Monstre aux flancs écaillés, aux mâchoires bruyantes?
Le lion du désert, la gazelle fuyante,
L'aigle tombant de l'azur irrité,
Ah! tout cela, ne l'ai-je pas été?
Mais un effort perpétuel
Sans cesse me poussait
De la forme où je passais
Vers une forme nouvelle.
Lentement, lentement,
Imperceptiblement,
De génération en génération
Durant des siècles innombrables
Sur l'échelle sans fin des transformations,
Malgré les dieux insecourables,
Je m'élevais par degré vers le mieux.
Ainsi s'ébauchait peu à peu
La forme plus parfaite où je vois la lumière.
Grossière encore! Hélas! combien grossière!
Mon désir la dépasse et mon rêve l'épure.
Voilà pourquoi je veux former des créatures
Selon l'être divin que j'entrevois en moi.
Ce peuple nouveau que tu vois,
Que j'ai tiré du limon de la terre,

Ce sont des Titans comme nous, mon frère,
Mais moins rudes, moins lourds, enfin moins enchaînés
A l'antique animal dont jadis je suis né.
Que seulement ils puissent vivre!
Près d'eux, ni toi ni moi, nous ne serons plus rien.
Va, mon rêve m'enivre,
Laisse-moi travailler!

ÉPIMÉTHÉE

Ah! quel rêve est le tien!
Ton exécrable audace oublie
Que seul Zeus tout-puissant est maître de la vie,
Et que pour châtier l'impiété qu'il hait
Son poing brandit la foudre vengeresse.
Laisse le monde tel qu'il est :
Ne rien changer, c'est toute la sagesse.

PROMÉTHÉE

O lâcheté du cœur!
Stérilité de la pensée!

ÉPIMÉTHÉE

Impuissance et rage insensée!
Dis-moi, qu'a produit ton labeur?
Tu peuples ces bois de formes d'argile
Insensibles, immobiles;
Mais la vie est à Zeus; tu ne la donnes pas
Aux vains jouets de ton délire.

PROMÉTHÉE

O douleur! ô douleur! ô douleur! Tu déchires
Mon cœur désespéré! Mais ne t'attarde pas,
Pars et n'apprends jamais ce que peuvent mes bras!

(Epiméthée sort.)

De ta haine jalouse, ô Zeus, tu m'environnes.
Maître des éléments,
Du haut de l'Olympe où tu tonnes,
Tu leur défends
De se soumettre à ma pensée,

Car tu me crains autant que tu me hais
Et tu prévois, Tyran, que je pourrais
Changer de l'univers l'antique destinée.
Eh bien oui, je créerai! Ah! créer, incarner
Mon rêve et le dresser palpitant et splendide
Devant les yeux
De tous les dieux
Effarés dans leur ciel stupide,
Et l'imposer au monde, et marquer l'univers
Du sceau brûlant de mon génie;
Substituer mon souffle au joug de Jupiter,
Ma libre tendresse à sa tyrannie,
Et faire de la terre, ô père triomphant,
L'héritage éternel de mes divins enfants...
Oui, je saurai créer! Je les vois dans mon rêve,
Ces êtres lumineux, qui s'avancent sans trève
Du fond d'un crépuscule obscur
Jusqu'à mes yeux baignés d'azur.
Leur beauté m'éblouit et leur charme m'enivre.
Ils me tendent les bras, me demandant à vivre,
Me suppliant d'ouvrir leurs yeux
A la douce clarté des cieux.
Je créerai! je créerai! Je veux, je dois créer!

Toutes les puissances fécondes
Éparses dans le vaste monde,
En moi je les sens bouillonner
Et m'échauffer et me brûler.
Tout être
Qui veut naître
Crie au fond de mon cœur.
L'air chaud qui me pénètre
Sature ma vigueur
De germes créateurs.
Dans mes veines battantes
Coule la force ardente
Et dans ma poitrine ravie,
Ivresse de l'amour, frémissent mille vies!
Mais, hélas! hélas! rien,
Rien ne s'anime sous ma main.
Quelques fragiles
Morceaux d'argile,
Poussière et cendre de la mort,
Voilà le fruit de tant d'efforts.
O honte! Impuissance maudite!
En vain tout mon être palpite,
Le flot houleux de mon désir

Qui se soulève dans l'orage,
Vient misérablement mourir
Sur le sable mou du rivage.
Quoi! mon poing dur fend les rochers
Et fracasse d'un seul toucher
Le front des taureaux en furie;
Il ne peut pas donner la vie!
Quoi! mes farouches hurlements
Dominent la foudre et les vents,
Et pourtant mon souffle impuissant
Ne peut, ne peut donner la vie!
O Terre qui m'entends, Terre qui m'as nourri,
Terre qui m'as bercé sur tes gazons fleuris,
Qui gonfles de tes sucs les semences obscures
Et qui fais s'accoupler toutes les créatures,
O mer au dos tigré qui sous tes flots mouvants
Caches les infinis de tes germes vivants,
Air peuplé de baisers et de tumultes d'ailes,
Ayez pitié de mon angoisse paternelle!
Où naît la vie? Où donc les dieux ont-ils caché
La source fatidique où, sous leurs fronts penchés,
Bouillonne sans repos la force originelle?
Dans quels gouffres obscurs faut-il l'aller chercher?

Quels monstres faut-il vaincre ? Où donc la trouverai-je
La puissance qui peut enfler ces flancs de neige,
Faire battre ces cœurs, allumer ces chers yeux
Et dans ces bouches mettre un soupir amoureux?
A l'œuvre, Prométhée ! A l'œuvre donc ! Sans trève
Travaille en attendant que jaillisse la sève.
Épure encore ! Ici, ce sein plus délicat,
Cette épaule plus ronde, et plus souple ce bras !
Là, ce beau front plus large, et là ces lèvres molles
Plus prêtes à lancer de légères paroles...
Décevante perfection !
La matière fuit ma pensée.
L'argile par ma main pressée
Trahit mes chères visions.
Ma tempe bat ! Le sang m'aveugle ! Tout m'oppresse !
La fièvre fait trembler ma main gourde... Brisé !
Brisé, lui, mon Néos, le fils de ma tendresse !...
Maudit sois-tu, dieu cruel, dieu rusé,
Qui ris de mon angoisse et railles mon génie !
Je suis vaincu. Foudroie enfin mon agonie,
Fracasse sur le sol mon front désespéré !
Pour la première fois tu peux me voir pleurer.

(Minerve apparaît.)

MINERVE

Prométhée !

PROMÉTHÉE

Est-ce toi, ma déesse bénie ?
Oses-tu visiter l'ennemi de ton père ?

MINERVE

Mon père, je le vénère,
O Prométhée, et je t'aime.

PROMÉTHÉE

Mon cœur en t'écoutant croit s'écouter lui-même.
Dès le premier moment
Ta parole pour moi fut la céleste flamme
Dont la clarté sacrée illuminait mon âme,
Me révélant moi-même à mon entendement.

Par elle tout mon être
Apprit à se connaître
Et dans les profondeurs
Sereines de mon cœur
J'écoutais résonner les larges harmonies
Des forces de la vie.
Alors, quand je parlais
C'est toi que j'entendais
Et lorsque s'élevait ta voix
Je croyais n'entendre que moi.
Ainsi, ta flamme dans mon âme,
Ainsi, mon âme dans ta flamme,
Nous ne faisons plus qu'un, déesse, en nous aimant.

MINERVE

Je te suis présente éternellement.

PROMÉTHÉE

Ma consolatrice et ma conseillère,
Écoute donc ma peine et ma colère.

Tu vois ce peuple de statues :
Ce sont mes enfants bien-aimés.
Le foudroyeur des nues
M'empêche de les animer.
Jaloux de ma force et de ma science,
Il me redoute donc bien fort, tout dieu qu'il est !
Mais qu'il n'espère point dompter mon espérance :
Je saurai faire un jour ce que je n'ai pas fait.

MINERVE

Ainsi s'exprime la puissance.

PROMÉTHÉE

A-t-il donc oublié la mienne, et que les dieux
Sans moi par les Titans étaient chassés des cieux ?
Comme ils m'ont payé de mon zèle !
Violence, injustice et lâcheté cruelle,
Voilà les vils tyrans du ciel.

MINERVE

Est-ce là le respect qu'on doit aux immortels?

PROMÉTHÉE

Moi? Les respecter? Et pourquoi!
Qu'ont-ils donc fait pour moi?
Lorsque j'étais enfant, cœur naïf et crédule,
Je croyais à leur bienfaisance
Et les remerciais de leur munificence.
Puis, j'ai compris la vie. Et ma foi ridicule
Est tombée à mes pieds comme un vide linceul.
Ils ne m'ont envoyé que maux et que misères :
Tout ce que j'ai de bien ne vient que de moi seul.
Dans les desseins de Zeus à présent je vois clair;
Comprimer tout noble effort,
Abattre tout grand essor,
Borner chaque être au cercle étroit de sa naissance,
Tel est le vil secret de sa toute-puissance.

MINERVE

Tu ne connais pas Jupiter.

PROMÉTHÉE

Pourquoi refuse-t-il la vie à mes enfants?
Ils en sont dignes. Vois ces fronts hardis et fiers,
Vois ces seins nobles et puissants
Et ces membres parfaits où vigueur et santé
S'épanouissent en beauté.

(Il va vers une statue.)

Et toi, toi, ma Pandore, ô vase éblouissant
De tous les dons qui nous enchantent
Sous les cieux infinis et sur la terre aimante,
Unique volupté de mes sens frémissants,
Toi, le parfum que m'ont versé les frais ombrages,
Le rayon du printemps qui baisa mon visage,
Le plus doux flot des mers qui baigna ma poitrine,
Toi qui répands en moi toute splendeur divine

Et toute pureté,
Toi, toute ma bonté, toi, toute ma beauté,
Oui, toi mon âme en fleur dans l'éternelle aurore,
Toi, ma Pandore!...

MINERVE

Tu l'as dit, Prométhée, ils méritent la vie.

PROMÉTHÉE

Toi qui sais tout, ô Sagesse infinie,
Aide-moi donc à la leur procurer.

MINERVE

C'est de toi seul que tu peux la tirer.

PROMÉTHÉE

Y parviendrai-je donc un jour?

MINERVE

Toute la vie est dans l'amour.

(Elle disparaît.)

PROMÉTHÉE

Eh! n'ai-je pas aimé jusqu'au fond des souffrances?
Mon désir, je le vois, reste sans espérance.
Puisque c'est le destin, soit! mon cœur s'y soumet,
Et Zeus ne me verra le supplier jamais.
O ma Pandore,
Telle que mes efforts t'ont faite, je t'adore.
Reste ce que tu es; je t'aime pour toi-même,
Pour toute la douceur que j'ai mise en ton sein,
Pour toute la beauté qui te vient de mes mains,
Pour ce qui brille en toi de mon rêve suprême!
Ne me donne pas plus que tu ne peux donner;
Moi, je t'offre en t'aimant ma douleur infinie,
Pauvre être à qui je n'ai pas su donner la vie
Et qui ne peux pas même, hélas! me pardonner.
Sois vivante, du moins dans mon âme attendrie :

Inerte pour tout l'univers,
Pandore, tu vivras pour moi !
Mes bras pour ton amour ouverts,
Laisse-moi les fermer sur toi ;
Mon sein brûlant et ta gorge froide se touchent ;
Ma bouche doucement se penche sur ta bouche.....
Ciel ! ce baiser, tu me l'as rendu !
Ta lèvre tiède a pressé ma lèvre !
Ton doux corps s'assouplit dans mes bras éperdus,
Ta tête se renverse et sourit à ma fièvre...
Pandore, Pandore, tu vis !

PANDORE

O lumière !... O jour béni !
Azur sacré, soleil divin qui me souris,
Salut ! Mon âme aussi n'est qu'amour et lumière,
Et je vous l'offre tout entière.
Et toi qui me tiras de l'ombre du néant,
Père, reçois un doux baiser de ton enfant !

PROMÉTHÉE

Que la vie éternelle à ton baiser réponde!
Ta beauté, ma Pandore, illumine le monde.
La splendeur de la terre à mes yeux éblouis
Comme une fleur suprême en toi s'épanouit.

PANDORE

Qu'il est beau, le ciel bleu qui brille sur nos têtes
Qu'il est pur et léger, l'air que nous respirons!
Tout sourit à ma joie et le soleil en fête
Fait luire mille fleurs qui vont parer mon front.
O père bien-aimé, que la vie est divine!
Un bonheur indicible habite ma poitrine
Et cependant je tremble et je sens que j'ai peur;
Car ce monde éclatant, dont la splendeur me charme,
Est si vaste pour moi que sa beauté m'alarme.
Serre-moi dans tes bras; garde-moi sur ton cœur!
C'est là que je veux vivre et blottir mon bonheur.

PROMÉTHÉE

Ce n'est pas pour moi seul, enfant, que tu es née ;
Je ne puis enfermer ta vie entre mes bras.
Sache accomplir ta destinée,
Ma Pandore, et ne tremble pas !
Avance hardiment ; le monde est ton royaume
Et tu le donneras à la race des hommes
Qui de tes baisers doit surgir.
O ma fille, en tes flancs tu portes l'avenir !
Ceux qui naîtront de toi domineront la terre.
Plus nobles que nous, les Titans,
Plus doux, plus forts et plus intelligents,
Plus proches du foyer divin de la lumière,
Par leur esprit subtil et clair
Ils comprendront mieux l'univers
Et leur cœur, de jour en jour,
Battra d'un plus haut amour.
Ils sauront lutter contre les forces sauvages
De la nature entière et de leur propre cœur ;
Rien n'arrêtera leur courage.
Race de sublime splendeur

Née en la splendeur de mon rêve ;
Race par qui la vie en rayonnant s'élève
Et jusqu'au seuil des cieux
Va rejoindre les dieux ;
Race dont j'ébauchai
Dans la fièvre, penché
Sur ce peuple d'argile,
La forme harmonieuse et les membres agiles,
Je salue en tremblant
Ta chair éblouissante où j'enferme mon âme
Pour qu'elle anime de sa flamme
Ces superbes bras blancs
Et ces poitrines nacrées
Qui sont la lumière incarnée.
Fils de ma volonté, mon être se dissout
Et se disperse en vous !
Ah ! Je vous aime ! Je vous aime,
D'un amour dont la force extrême
Fait presque fléchir mes genoux !
Prenez ma vie, enfants ! A cette heure suprême
Joyeusement je la donne pour vous !

PANDORE

Père, père, vois ! Tous, ils prennent vie !
Ils s'éveillent, tout étonnés.
L'un caresse sa chair ravie ;
Un jeune homme, ivre d'être né,
Danse dans les herbes fleuries ;
Et l'une de mes sœurs, molle encor de sommeil,
Élève ses bras blancs vers le divin soleil.
Ils s'appellent l'un l'autre. Écoute leurs doux rires !
Comme ils s'embrassent! Vois! quelles fleurs que leurs bouches !
Et cependant quelques-uns plus farouches
S'écartent lentement et songent et soupirent.

CHŒUR DES HUMAINS

Caresse-nous les yeux,
Magique lumière !
Parfume nos cheveux,
Brise printanière !

L'air divin nous enivre.
O rires ! ô chansons !
O doux charme de vivre !
Un dieu danse en nos cœurs, comme sur les gazons
Nous-mêmes nous dansons !

SCÈNE II

Une éminence boisée surplombant une vallée profonde. Aube.

Prométhée seul.

PROMÉTHÉE

L'aube en ses bras nacrés étouffe les étoiles.
Tu te retires donc enfin, terrible nuit !
Sous les plis fuyants de tes voiles
L'effroyable troupeau des angoisses te suit.
De flamboiements vermeils le ciel divin s'anime ;
Ils annoncent le jour lumineux et sublime ;

Mais pour la race humaine, hélas! le jour n'éclaire
Que la détresse et la misère
De ces pitoyables victimes
Que la haine de Zeus écrase sur la terre!

(Epiméthée survient.)

ÉPIMÉTHÉE

Puisque Zeus t'a permis d'animer tes mortels
Tu rends grâces, sans doute, à la bonté du ciel?

PROMÉTHÉE

Trêve à la raillerie!

ÉPIMÉTHÉE

Nont-ils donc pas reçu le bienfait de la vie?

PROMÉTHÉE

Leur vie? Un grand bienfait! Reste ici. Tu vas voir

Dans quel abaissement rampe leux existence.
Ah ! le piège de Zeus, je l'ai compris trop tard
Et mon supplice recommence.
Quand il permit de vivre à mes pauvres enfants
C'était pour redoubler ma rage et mes tourments.
Leur vie ! O la tragique, ô l'effroyable vie !
Des douleurs, des douleurs jusques à l'agonie !
Faibles, nus et tremblants parmi
Leurs innombrables ennemis,
La volonté de Zeus éparse en la nature
Partout les guette, les terrasse et les torture.
Elle est dans le soleil qui crevasse leur chair,
Dans la pluie et la grêle et le vent et l'éclair ;
Elle est dans le sinistre hiver
Qui les engourdit et les glace ;
Elle est dans les monstres voraces
Dont la griffe et la gueule ardente les menacent.
Nulle défense, nul abri
Sinon quelque caverne obscure
Où rampent des bêtes impures,
Et la hutte en roseaux qu'un jour je leur appris
A dresser sur la terre dure.
Quand les chiens de la faim leur mordent les entrailles,

Par les monts escarpés, les bois et les broussailles
Ils poursuivent la proie agile
Qui trompe trop souvent leur effort inutile.
Mais, qu'elle tombe sous les coups
Des longs bâtons pointus, sous le jet des cailloux
Ou sous le choc de la hâche de pierre,
Alors cruels, hideux et pareils à des loups,
Mes fils, mes pauvres fils, dont mon cœur voulait faire
Les terrestres rivaux des dieux de la lumière,
Boivent le sang
Rouge et fumant,
Où plonge leur visage
Et déchirent entre leurs dents
La chair en lambeaux pantelants.
Voilà l'œuvre de Zeus. Mes enfants, mes enfants,
Il fait d'eux des bêtes sauvages!

ÉPIMÉTHÉE

Lourde est la volonté de Zeus et nul ne peut
Lutter contre les dieux.

PROMÉTHÉE

C'est en luttant contre eux qu'on devient leur égal
Et qu'on apprend à vaincre leur pouvoir fatal.

ÉPIMÉTHÉE

Vois donc ce qu'ils ont fait de tes tristes mortels!

PROMÉTHÉE

Va, tu ne sais pas tout. La Nuit, la Nuit horrible
Les livre, fous d'angoisse, à ses monstres cruels.
Ils voient, fixés sur eux, luire des yeux terribles;
L'antre obscur se remplit d'affreux rugissements;
L'Epouvante et la Mort rôdent dans les ténèbres
Jusqu'à l'heure où, vainqueur des puissances funèbres,
Le soleil radieux sort des flots écumants.

ÉPIMÉTHÉE

Hé bien, voici le jour! A l'horizon vermeil
En sa gloire de feu s'élève le soleil.
        Dans la nature entière
        Tout est joie et lumière.
Regarde maintenant dans le vallon, là-bas!
        Regarde-les, tes éphémères!
Ils sortent en criant de leurs sombres tanières ;
Hagards et grelottants, ils agitent les bras.

PROMÉTHÉE

Vois! Le long du torrent d'autres encore arrivent.

ÉPIMÉTHÉE

        Ils s'assemblent tous sur la rive,
Tous se montrent le ciel et poussent de grands cris.

PROMÉTHÉE

Écoute ! on les entend d'ici.

CHŒUR *(au loin).*

Soleil ! Soleil ! Ardent, jeune et puissant soleil !
Tu reviens donc à nous, ô lumière divine !
Tu sors aussi du noir sommeil.
Tu t'élances, brillant, sur les vagues marines.
Béni ! Béni sois-tu ! Fier chasseur, cher soleil,
O vigoureux vainqueur de la Nuit sombre,
L'obscur dragon, le monstre effroyable de l'ombre,
Tu l'as tué : le ciel a bu son sang vermeil !
Gloire à toi ! Gloire à toi, cher et divin soleil !

Toi, notre nourricier, toi, notre bienfaiteur,
Notre ami, notre guide et notre défenseur,
Ne nous quitte plus, lumière sacrée !
N'abandonne plus ceux qui te supplient !
Ne nous livre plus sans force et sans vie
A la nuit abhorrée !

Pitié ! Ayez pitié, Seigneur !
Ayez pitié de nos terreurs !
Ayez pitié de nos yeux fous dans les ténèbres !
Ayez pitié de nos membres glacés
Que l'ombre humide emplit de ses frissons funèbres !
Pitié ! Car nous mourrons si vous nous délaissez !

PROMÉTHÉE

Les malheureux !

ÉPIMÉTHÉE

Tu peux bien avoir pitié d'eux.

PROMÉTHÉE

Leur vie est pire que la mort.

ÉPIMÉTHÉE

Qui leur donna la vie est l'auteur de leur sort.

PROMÉTHÉE

Souvent, autour de moi, comme un tigre féroce
Elle a rôdé, cette pensée atroce.
Mais, non, ce n'est pas vrai ! Je ne suis pas l'auteur
De tous les maux dont Zeus accable
Ce peuple misérable.
Je lutte sans repos pour vaincre sa fureur
Et pour soulager leur malheur,
Car ma pitié n'est jamais lasse.
Ne leur ai-je point enseigné la chasse ?
N'ai-je point façonné pour eux
La branche amincie en épieu
Et la corne et les os qui sur la pierre usés
Deviennent dans ma main des couteaux aiguisés ?
Puis, je leur ai construit des huttes de feuillage
Et je les ai vêtus de dépouilles sauvages.

Si pour l'instant ma science est à bout
Rien n'abat mon courage
Et Zeus me voit toujours debout
Défiant sa force et sa rage.
C'est la guerre entre nous sans trêve et sans répit.
Il a beau dans le ciel faire mugir sa foudre
Et dans son risible dépit
Mettre quelques rochers en poudre,
Jamais il ne vaincra ma pensée indomptable !
Qu'il prenne garde à lui ! Ma force est redoutable.
Je pourrais bien, un jour, après d'affreux combats,
Briser son trône en mille éclats,
Faire crouler l'Olympe et jeter sur la terre
Un Zeus tremblant et nu, dépouillé du tonnerre,
Tandis que sur le monde affranchi de ses dieux
Les hommes régneront, beaux, libres et joyeux !

ÉPIMÉTHÉE

Menace ridicule et dangereux blasphème,
Que Zeus fera payer aux êtres que tu aimes !

(Pandore arrive en courant.)

PANDORE

O Père, Père, soutiens-moi!

PROMÉTHÉE

Ma fille! D'où vient cet émoi?

PANDORE

Ma pauvre sœur! Mon pauvre frère!

PROMÉTHÉE

Que leur est-il arrivé?

PANDORE

Père,
Laisse-moi pleurer! C'est affreux!

Écoute! Nous dormions, eux deux,
Phédon et la femme qu'il aime,
(O couple charmant), et moi-même,
Dans la grotte que tu connais.
De tristes rêves m'agitaient.
Soudain un corps velu me touche.
Je me redresse sur ma couche,
Tremblante et les yeux pleins de nuit.
J'écoute. Rien. Rien. Pas un bruit.
Brusquement des clameurs funèbres
Déchirent l'horreur des ténèbres,
Se mêlant au bruit sourd des coups.
J'entends Myrrha crier : « Un loup!
Phédon! Phédon! » L'homme et la brute
Poursuivent leur aveugle lutte,
Hurlant, roulant de tous côtés
Dans la lugubre obscurité.
Un silence. Un bruit de rafale,
Puis des gémissements, des râles...
O quelle angoisse! O ne rien voir
Dans l'ombre affreuse et ne pouvoir
Aider personne!... Défaillante,
La nuit m'étouffe d'épouvante

Et dans un spasme de terreur
Je tombe sans force et je meurs...

PROMÉTHÉE

Mais Phédon?

PANDORE

Lorsque mes paupières
Se rouvrirent à la lumière,
Car le jour était revenu,
Devant moi Phédon gisait nu,
La gorge à demi dévorée,
La chair, par lambeaux déchirée,
Couverte de boue et de sang.

PROMÉTHÉE

Mort?

PANDORE

Mort !

PROMÉTHÉE

Dieux !... Et Myrrha ?

PANDORE

Poussant
Des cris affreux, de roche en roche
Elle fuit quiconque l'approche.
Les dieux ont tué sa raison...
O Père, elle aimait tant Phédon !...

PROMÉTHÉE

Ma pauvre enfant, hélas ! Et mon beau Phédon, lui
Lui, mon fils bien-aimé !... La monstrueuse Nuit
A détruit une fleur divine de la vie !
Je ne reverrai plus cette bouche bénie

Qui me disait « Mon père! » et qui baisait ma main,
Ces yeux éblouissants comme un riant matin
Où mes yeux paternels adoraient la lumière,
Ni ce front fier et doux que ma main coutumière
Caressait longuement lorsqu'au déclin du jour
Phédon quittait mes bras pour les bras de l'amour!
Il est mort! Il est mort! O froide et sombre Terre
D'où je l'avais tiré, toi, sa jalouse mère,
Dans ton sein ténébreux tu reprends notre enfant!
Criez donc, cieux profonds! Hurle, vaste océan!
Sanglotez sanglotez, roches, forêts sacrées,
Vallon qu'il chérissait, et vous, ondes nacrées
Dont les flots tendrement caressaient sa beauté
Lorsque ses bras fendaient vos remous argentés!
Pleurez! Pleurez! Pleurez, ô sources des montagnes,
Nids pleins d oiseaux chanteurs fraîches fleurs des campagnes!
Aux plaintes de la brise, aux murmures des eaux,
Gémissez, gémissez, peuple des verts roseaux!
Vous, légers alcyons, hôtes de la tourmente,
Que sans fin sur la mer votre voix se lamente!
Tonnerres, rugissez! Grondez, noirs ouragans!
Aboyez, aboyez, âpres meutes des vents!
Que les astres des cieux par d'innombrables bouches

Remplissent l'univers de leurs clameurs farouches
Et qu'en l'éternité ce cri mugisse encor :
Mon fils est mort! Mon fils est mort! Mon fils est mort!
Ne comprends-tu donc pas, insensible Nature,
Qu'en lui tu t'incarnais plus sublime et plus pure?
Il était votre chair, il était votre sang,
Votre voix, votre geste intrépide et puissant,
Votre âme, votre amour et votre intelligence,
Monts neigeux, noirs ravins, fleuves et mer immense!
Il était le désir de la vie! Il était
L'espoir du monde. En lui tout être s'achevait
Et la création trouvait son harmonie.
Il est mort! Il est mort! C'en est fait de la vie!

(Pendant ce discours un jeune homme est arrivé.)

PANDORE

Père!

PROMÉTHÉE

Ah! je t'oubliais!

PANDORE

Père, un jeune homme est là
Qui vient te parler de Myrrha.

PROMÉTHÉE

Où donc est-elle? Parle!

LE JEUNE HOMME

Père,
Là-bas, ~~vers~~ dans la bruyère,
Elle s'est enfuie en chantant,
Les mains pleines de fougères
Et de roses légères
Et de lys éclatants.
Mais tandis que sa voix douce
Appelle Phédon toujours
Elle tombe dans la mousse
En riant à ses amours.

La vie, hélas! l'abandonne.
Sa chanson qui s'affaiblit
Fait à peine autant de bruit
Qu'un insecte qui bourdonne,
Et parmi ses tendres fleurs
Myrrha doucement se meurt.

PROMÉTHÉE

Morte! Morte! Elle aussi!

LE JEUNE HOMME

Non, mais elle est mourante.
Pour la revoir encor vivante
Sans plus tarder, Père, il faut accourir.

PROMÉTHÉE

Je ne peux pas, je ne veux pas la voir mourir!
Va, ma Pandore; accompagne ton frère.
Qu'entre tes jeunes bras

La sœur qui t'est si chère
Dans tes tendres baisers trouve un plus doux trépas !
(Pandore s'éloigne avec le jeune homme.)
Zeus ! Zeus ! Es-tu content ?
La nuit fait son ouvrage.
Elle immole à ta rage
Mes malheureux enfants.
Lorsque reviendra l'heure sombre
Ton bras meurtrier caché dans son ombre
Ira choisir encor des victimes parmi
Tous mes fils endormis.
Que faire ? hélas ! Que faire ?
A moi, Raison sacrée, ô Science, ô Lumière !

MINERVE *(apparaissant tout à coup)*

Je suis toujours à tes côtés.

PROMÉTHÉE

Déesse, accorde moi tes divines clartés !
Il faut vaincre la nuit infâme,

Vaincre Zeus, vaincre tous les dieux!
Ils me haïssent tous, même le radieux
Phœbus, qui sur son char de flamme,
A peine triomphant, lâchement cède et fuit,
Abandonnant les cieux consternés à la Nuit!

MINERVE

Phœbus ne te hait point, ô Prométhée; il t'aime
Autant que moi-même :
Il suit l'ordre de Zeus, dont l'immuable loi
Pèse sur lui comme sur toi.

PROMÉTHÉE

Ah! malheur au tyran! Je m'en vais contre lui
Soulever la nature entière.
Il n'a vaincu naguère
Les Titans que par mon appui :
Le plus fort des Titans lui déclare la guerre!

ÉPIMÉTHÉE

Adieu ! Je ne veux point
Être le témoin
De ton sacrilège et de ta défaite.
Écoute ! Il tonne au loin ;
La foudre va bientôt éclater sur ta tête.

PROMÉTHÉE

La peur calcule mal ce qui doit arriver.
Pars donc, si ton cœur t'y convie !
Sans toi j'ai pu créer la vie,
Sans toi je saurai la sauver.

(Épiméthée sort.)

Il me faut la chaleur ! Il me faut la lumière !
O déesse, il me faut la flamme du soleil !
Le feu divin, ne puis-je l'arracher du ciel
Et le jeter brillant et brûlant sur la terre ?

MINERVE

Écoute. La flamme terrible
Sur la terre parfois descend.

Quand Zeus couvre le ciel de nuages horribles,
Dans le fracas retentissant
D'un épouvantable tonnerre,
La flamme fend la Nuit. Moi, le feu de l'éther,
Moi, la céleste lumière,
Brillante, je jaillis du front de Jupiter.
Par la tempête complice
La flamme dévastatrice
Mord parfois un chêne mort;
Sous ses dents d'or
Le bois sec pétille et se tord
Et bientôt la flamme grondante
Dans l'air resplendissant monte en colonne ardente.

PROMÉTHÉE

Ah! livre-moi le feu du ciel!

MINERVE

Et que restera-t-il à tes pauvres mortels
Si dans leurs mains

Le feu s'éteint?
Si tu veux qu'ils en soient les maîtres
Apprends-leur à le faire naître.

PROMÉTHÉE

Que dois-je faire? Enseigne-moi!

MINERVE

O Prométhée, apprends d'abord la rude loi.
L'ordre du monde est fixé par les dieux.
Nul n'y peut rien changer sans s'offrir au supplice.
Tout progrès veut un sacrifice;
Le chemin des douleurs conduit seul vers le mieux.

PROMÉTHÉE

Qu'il advienne de moi tout ce qu'il plaît aux dieux!
Pour sauver mes enfants j'accepte le supplice.
Mais je saurai lutter avant qu'il s'accomplisse
Et ma défaite ébranlera les cieux.

MINERVE

N'espère point troubler l'éternelle justice,
Équilibre sacré de la création.
Si dans l'un des plateaux de la sainte balance
Tu jettes ton génie et ta noble action,
Dans l'autre Némésis poussera sa vengeance;
Les Destins ont pesé d'avance
La conquête sublime et l'expiation.

PROMÉTHÉE

Pendant que j'expierai mon forfait salutaire,
Son fruit à mes enfants ne peut-il être ôté?

MINERVE

Les dieux mêmes ne peuvent faire
Que ce qui fut n ait pas été.

PROMÉTHÉE

A l'œuvre donc! Je ne crains rien! Je brave tout!

MINERVE

Bien. Ramasse des brins desséchés de bruyère.

PROMÉTHÉE

C'est fait.

MINERVE

Puis du bois mort.

PROMÉTHÉE

En faudra-t-il beaucoup?

MINERVE

Cela suffit. Avec une lame de pierre
Creuse ce bois léger. — Assez! — Tombe à genoux,
Ami, car sous tes doigts va naître la lumière.

PROMÉTHÉE

Anxieusement bat mon cœur.

MINERVE

Prends, à présent,
Cette baguette aigüe et place-la debout,
La pointe dans le trou
Que tu fis en creusant ;
Puis, entre tes deux mains fais tourner la baguette
En invoquant d'un cœur pieux
Le dieu du Pinde et de l'Hymette,
Apollon, qui remplit tout le ciel de ses feux.

PROMÉTHÉE

Saluons le Soleil et le feu qui va naître !
Soleil brillant, Soleil aimé de tous les êtres,
Pour les hommes criant vers toi, divin Soleil,
Engendre un fils de flamme, à toi-même pareil,

Qui sur la terre daigne vivre
Et des ténèbres nous délivre!
Viens à nous, jeune flamme, ô doux soleil enfant!
Sois la force, la vie et la sainte lumière!
Que le cœur se réchauffe et que les yeux s'éclairent
Sous les rayons sacrés de ton front triomphant!

MINERVE

Vois! Déjà sous ta main monte un peu de fumée.

PROMÉTHÉE

La baguette rougeoie et brille et se dévore.

MINERVE

Vite, la mousse sèche!

PROMÉTHÉE

O Dieux! c'est une aurore!
La flamme d'or éclate ardente et parfumée!
Salut! Salut, ô feu vermeil,
Fils brillant du brillant soleil,
Ame flamboyante du monde!
Salut, rayonnante clarté,
O force, vie, activité,
Puissance magique et féconde,
O Dieu jeune et joyeux qui dans l'air agité
Bondis en secouant ta chevelure blonde.

MINERVE

Donne-lui le bois mort.

PROMÉTHÉE

Il y trouve la vie!

MINERVE

Il s'élève ! Il grandit !

PROMÉTHÉE

O dieu ! dieu glorieux,
Terrible et bienfaisant, ô feu majestueux,
Splendeur redoutable et bénie,
Sous les yeux des dieux étonnés
Tu renouvelleras la face de la terre
Et l'homme initié à tes divins mystères
Une seconde fois est né !

MINERVE

Appelle les mortels

PROMÉTHÉE

Enfants, accourez tous !
La flamme du soleil habite parmi nous.

Accourez! Apportez du bois et de la mousse
Pour nourrir son ardeur dévoratrice et douce.
Accourez! Accourez!
Et venez adorer
Le feu puissant, le feu joyeux
Qui vous délivrera de la fureur des dieux!

LE CHŒUR DES HUMAINS

D'où vient-il, l'enfant de lumière?
Qui donc l'a porté sur la terre?
Le fils d'un dieu nous est donné!
Gloire au soleil dans l'empyrée
Et gloire à la vierge sacrée
Par qui l'enfant céleste est né!

PROMÉTHÉE

Salut, salut, ô feu vermeil,
Fils brillant du brillant soleil,
Ame flamboyante du monde!
Salut rayonnante clarté,

O force, vie, activité,
Puissance magique et féconde.

LE CHŒUR

La flamme bondit, elle éclate
En ailes d'or et d'écarlate;
Elle illumine l'air vermeil.
Le dieu d'or dans le ciel immense
Avec le vent divin s'élance
Jusqu'à son père, le Soleil !

PROMÉTHÉE

O flammes ! flammes ! flammes ! flammes !
Sur vos rouges tisons montez ! brillez ! brûlez !
Qu'un saint enthousiasme embrase aussi nos âmes !
O flammes ! flammes ! flammes ! flammes !
Élevez-les au ciel où vous vous envolez !

LE CHŒUR

O flammes ! flammes ! flammes ! flammes !
Sur vos rouges tisons montez ! brillez ! brûlez !

PROMÉTHÉE

O flammes d'or, flammes divines,
Vos saintes clartés m'illuminent
Et devant mes yeux se déchirent
Les ténèbres de l'avenir.

LE CHŒUR

O flammes ! flammes ! flammes ! flammes !
Sur vos rouges tisons montez ! brillez ! brûlez !

PROMÉTHÉE

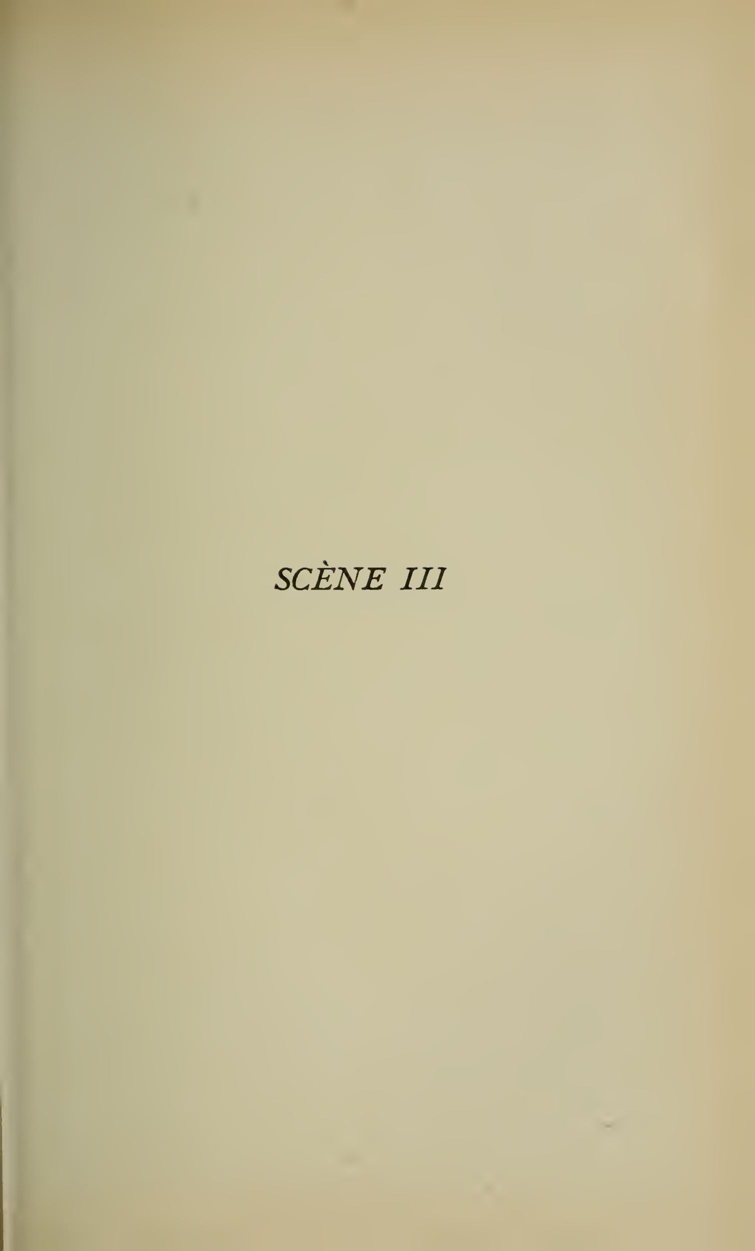
Écoute, ô feu sacré ! Tu seras dans mes mains
Le salut des humains.
Ils ont froid : dans l'hiver tu les réchaufferas.

Ils ont peur : de la nuit tu les délivreras.
Ils sont faibles : sur leur sommeil tu veilleras.
Errants : autour de toi tu les arrêteras.
Et voici que je vois surgir tous tes prodiges.
L'appétit carnassier dans l'homme se corrige.
Nul ne dévore plus les animaux sanglants ;
Le brasier amollit leur chair et purifie
Les féroces instincts qui conservent la vie.
Le feu durcit l'argile et courbe les beaux flancs
De l'amphore, où l'eau claire
Dormira prisonnière.
La flamme dompte aussi le peuple des métaux.
Le fer puissant devient l'enclume et le marteau.
Glaive ou pointe de flèche, il livre au bras de l'homme
Tous les êtres vivants et fonde son royaume.
Soc de charrue, il fend ton sein, terre féconde,
Et la faux tranchera plus tard la moisson blonde.
Frère du vent, l'ardent cheval
Obéit au frein de métal
Et transporte dans un nuage de poussière
Son cavalier d'un bout à l'autre de la terre.
— Écoute, ô feu sacré, tu seras dans mes mains
Le salut des humains !

Le foyer bienfaisant fixera la famille.
La femme y filera la laine avec ses filles,
Le chasseur et ses fils reviendront chaque soir
Autour de tes tisons domestiques s'asseoir.
Tu brûles sur l'autel de la divinité.
Au pied du temple saint tu groupes la cité :
        Mortels, voici la ville immense !
Voici les arts divins qui chantent la Beauté
        Et voici les chastes sciences
        Qui dévoilent la Vérité.

LE CHŒUR

        O flammes ! flammes ! flammes ! flammes !
Sur vos rouges tisons montez ! brillez ! brûlez !
Qu'un saint enthousiasme embrase aussi les âmes.
        O flammes ! flammes ! flammes ! flammes !
Élevez-nous au ciel où vous vous envolez !



SCÈNE III

L'Olympe.

ZEUS

Te voilà, cher Hermès, mon svelte adolescent,
Dans ta course légère
Aussi changeant que la lumière
Et plus rapide que le vent !

HERMÈS

Je suis ta volonté toujours en mouvement.
Je monte et je descends,

J'unis, je mêle et je transpose.
L'univers et les dieux s'entrelacent par moi.
Père, de toi je vais aux choses,
Des choses je reviens à toi.

ZEUS

Mon rusé coureur de mystères,
A coup sûr tu viens de la terre
Car tu as pris l'aspect de ses plus beaux enfants.

HERMÈS

Comme ailleurs, sur ce globe
Je donne et je dérobe.
J'ai pris la forme des mortels,
Mais c'est en l'idéalisant :
J'en suis à mon tour le modèle
Et je la rends parfaite à leurs plus beaux enfants

ZEUS

Quoi donc, ont-ils ces jambes fines,
Ces reins souples et gracieux,
Cette douce et forte poitrine,
Ces bras blancs, plaisir de mes yeux,
Ce visage frais et joyeux,
Cette bouche aimable et subtile,
Fleur de la beauté juvénile,
Et ces grands yeux où tour à tour
Brillent la malice et l'amour ?

HERMÈS

Père, tu veux railler ! Cependant tu sais bien
Que le Titan audacieux
A formé les mortels à l'image des dieux
Sans épargner le Zeus Olympien.

ZEUS

La téméraire ressemblance
Est un hommage que me rend son insolence.

Mais l'on n'a pas encore imité sur la terre
L'aigle ni le tonnerre.

HERMÈS

Ah! si j'osais parler!

ZEUS

Eh bien, que tu veux-tu dire?

HERMÈS

Attentat inouï! Sacrilège odieux!
Aidé par ta fille en délire
L'exécrable Titan a dérobé le feu!
Père, si tu ne mets un terme à son audace,
Sur l'Olympe il viendra s'asseoir à notre place.
Grâce à la flamme les humains
Tournent à leur profit les lois de la nature.
Ils fondent les métaux, taillent la pierre dure
Et façonnent le bois à leur gré. Dans leurs mains

Le fer accomplit des prodiges.
Ils bâtissent des villes splendides
Et sans peur leurs navires rapides
Sur les flots blancs d'écume voltigent.
Ils ont conquis la terre, ils ont dompté la mer,
Ils sauront prendre, un jour, le chemin de l'éther.
Et comme ils sont changés ! C'étaient d'humbles sauvages ;
Maintenant, beaux et fiers, ils lèvent vers les cieux
L'intrépide splendeur de leur noble visage.
Oui, le Titan triomphe : ils ressemblent aux dieux !
Père, père, il est temps ! Punis ces orgueilleux
Si tu veux que le ciel règne encor sur la terre.
Lève-toi ! Lève-toi ! Montre-leur ton courroux !
Que l'impie accablé périsse sous tes coups !
O Père, père, le tonnerre !

ZEUS

Laisse les destins s'accomplir !
Il n'est rien que ce qui doit être.
Mon fils aimé, prenons plaisir
A voir prospérer ceux qui doivent nous servir.

L'homme a beau s'agiter, les dieux restent les maîtres ;
Je saurai le lui faire voir.
Tout fléchit devant mon pouvoir :
J'abaisse l'orgueilleux et j'élève l'esclave.
Paix à qui m'obéit ! Malheur à qui me brave !

HERMÈS

Ta puissante bonté pardonne aux criminels.
Que tout ce qui se meut sur terre et dans le ciel
T'offre un tribut d'amour, d'espérance et de joie !
Père ! Que ta bonté m'envoie
Annoncer ta puissance à ces pauvres mortels !

ZEUS

Plus tard ! Dans la première ivresse de la vie
Ils se croient semblables à nous.
Quand la nécessité courbera leurs genoux,
Fils, ils t'appelleront de leur bouche meurtrie.

HERMÈS

Aussi sage que bon !

NÉMÉSIS *(entrant tout à coup)*

Non, cela ne peut être !
Écoutez Némésis !

ZEUS

Elle parle à son maître.

NÉMÉSIS

Elle invoque son droit !
O Père universel des choses, souviens-toi !
Lorsque ta volonté devint le vaste monde,
Lorsqu'en l'éther sublime et ses vagues profondes
Tu fis tourbillonner sans fin les sphères d'or,
Quand ton verbe se fit matière,
Quand, mêlant la vie et la mort,

La nature entr'ouvrit les yeux à la lumière,
Sur l'inégalité, mère des changements,
Sur toute force en mouvement,
Sur tout ce qui grandit, s'élève et se croit libre,
Tu m'as donné puissance et je suis l'équilibre
Qui, toujours dérangé, toujours se rétablit.
Gardienne du niveau, je frappe et je punis
Quiconque fait pencher l'éternelle balance,
Car je suis la rançon, la peine et la vengeance.
Tout s'écroule sur mon chemin ;
Je suis l'âpre revers et l'amer lendemain ;
Ma force impitoyable à tout effort s'oppose ;
Et servant malgré soi l'ordre sacré des choses
Par moi l'Exception se ramène à la loi ;
Oui, la Réaction formidable, c'est moi.
J'ai dit : « Je maintiendrai ! » Je conserve le monde.
Sans moi tout s'enfuirait en vapeurs vagabondes.
Sur l'espace et le temps je pose mes deux mains ;
Je suis le rythme et la mesure ; mon empire
Pour symbole a chez les humains
Le cœur qui bat et la poitrine qui respire.
Réprimant tout excès, je marche sur les fronts
Comme sur les fleurs et les herbes

Et j'écrase sous mon talon
Les plus superbes.
Père, l'ordre est brisé. L'audacieux Titan
Des mortels par le feu change la destinée
Justice! Il m'appartient! Qu'un supplice éclatant
Épouvante la terre et frappe Prométhée.
O Zeus, j'ai ta parole! Ordonne!

ZEUS

Que tout soit
Soumis à Némésis et subisse sa loi.

SCÈNE IV

Les cieux étoilés.

HERMÈS

Quand vers le maître de la foudre
Vole ma folle ubiquité,
Mon être aspire à se dissoudre
En sa paternelle unité;

Mais quand sa volonté m'envoie
Courir le monde, mon désir
Ici, là, partout, fou de joie,
A tout être cherche à s'unir.

Tout cède à mes baisers avides,
Tout est fécondé tour à tour,
Car bientôt ma course rapide
M'entraîne vers d'autres amours.

Et que m'importe, que m'importe
Où me mènent mes belles ailes,
Les fines ailes d'hirondelle,
Dont le battement clair m'emporte?
Le mouvement, le changement,
C'est mon plaisir et mon tourment.

Dans les abîmes de l'espace
Insondables à la pensée,
Agile et fluide, je passe
En agitant mon caducée.

Et les astres dans l'éther,
Et les paroles dans l'air,
Et dans les canaux de chair
Le sang aux légers globules,
Tout circule, tout circule.

Et les matins et les soirs,
Les pensers et les vouloirs,
Les désirs et les espoirs,
Les voluptés et les peines,
Tout s'enchaîne, tout s'enchaîne.

Et les produits des saisons,
Les troupeaux et les moissons,
Les lointaines cargaisons
Et le vin de la vendange,
Tout s'échange, tout s'échange.

Les longs travaux des savants,
Le labeur des paysans,
Les doux baisers des amants
Dans les nuits tièdes et tendres,
Tout engendre, tout engendre.

Et les astres et les dieux,
La beauté des amoureux,
Les empires orgueilleux
Et l'écume de la houle,
Tout s'écroule, tout s'écroule.



SCÈNE V

Une gorge dans les rochers. Site forestier.

Prométhée est assis devant l'entrée d'une grotte au fond de laquelle brille un grand feu. Entrent quatre jeunes hommes.

ANTICRATE

Sombre Titan, salut. Dans ce ravin sauvage
Il est doux de goûter la fraîcheur de l'ombrage.

NÉOGÈNE

Néogène est mon nom. Mes amis, on les nomme
Anticrate, Olympos, la fleur des jeunes hommes
De la plus belle des cités,
Et Sophoclès, encore enfant, nous accompagne.

OLYMPOS

Nous te cherchons depuis trois jours dans la montagne.
Nous avons tout quitté,
Parents, amis, la ville sainte, la colline
Où blanchissent les flots bruissants de la mer,
Les jardins caressés par la brise marine
Et la noble palestre où, nus et frottés d'huile,
Exerçant la vigueur de nos membres agiles,
Nous nous réjouissons des splendeurs de nos chairs.

NÉOGÈNE

Et nous avons marché longtemps au bord du fleuve
Où les troupeaux, le soir, dans les roseaux s'abreuvent;

Nous avons marché dans les bois
Où le vent frais dans le feuillage
Et les oiseaux au doux ramage
Au silence divin mêlent de tendres voix;
Nous avons marché par les roches
Où les daims bondissants fuyaient à notre approche;
Quelquefois nous baignions nos pieds las dans les sources,
Puis nous reprenions notre course;
Nuit et jour nous avons marché,
Te cherchant sans relâche; enfin, dans les rochers,
Au fond d'une gorge profonde,
Nous avons vu, de loin, briller la flamme blonde
De ton foyer sacré.

PROMÉTHÉE

Soyez les bienvenus!
Asseyez-vous sur ces rochers moussus.
Voici des fruits, du vin nouveau, du lait de chèvre.
L'écuelle hospitalière est prête pour vos lèvres.
Et maintenant apprenez-moi pourquoi,
Fils, vous êtes venus vers moi.

ANTICRATE

Nous ne respirons plus à l'aise dans la ville.
Les despotes sont durs, la multitude est vile;
Le joug est trop pesant pour nos cœurs révoltés.
Alors, pleins du mépris des hommes,
O Titan, nous nous sommes
Souvenus de l'aïeul qui, loin de la cité,
Vit dans la liberté.

PROMÉTHÉE

Vous êtes les premiers. Hélas! comme ils m'oublient,
Les hommes, moi leur père,
Moi qui les ai tirés du ventre de la terre
Et qui leur ai transmis le souffle de ma vie!

NÉOGÈNE

Parle, ô Titan; pourquoi t'ont-ils abandonné?

PROMÉTHÉE

Demande-moi plutôt ce que je leur donnai!
Au début, ils n'avaient aucune connaissance.
De leur esprit confus débrouillant le chaos,
Je formai leur intelligence.
Je leur enseignai l'ordre et le pouvoir des mots
Et je donnai l'essor à leurs jeunes pensées
Qui se sont en tous sens hardiment élancées.
La nature, qui n'est que le vouloir des dieux,
Les écrasait sous ses lois les plus dures :
Je leur montrai comment on combat la nature
Par un courage industrieux.
Mais le monde entier sait tout ce qu'a fait pour eux
Celui qui leur donna le feu
Où s'est allumé leur génie.
Des arts et des métiers la liste est infinie.
S'ils dressent aujourd'hui sur la terre ravie
Les divines cités aux travaux merveilleux,
Tout, ils me doivent tout, et pourtant ils m'oublient!

OLYMPOS

Comment ont-ils pu te quitter?

PROMÉTHÉE

Leur cœur était pareil à mon cœur indompté.
Chacun s'abandonnait à son désir sauvage
Comme un torrent impétueux.
Ivres de liberté, sous leur front orgueilleux
Leurs passions soufflaient en vent d'orage,
Et mes conseils plus sages
Ne pouvaient rien sur eux.
Comme les aigles solitaires
Rien ne les unissait dans un commun essor.
Leurs forces s'épuisaient en stériles efforts
Au milieu des efforts contraires
Et du haut de l'Olympe le rire moqueur
Des dieux retentissait jusqu'au fond de mon cœur.
Comment fixer cette humaine poussière
Qui semblable
A du sable
Coulait entre les doigts de l'antique sculpteur?
Comment la transformer en argile plastique
Afin de lui donner des formes magnifiques?
Comment sous un seul joug joindre les volontés
Qui tourbillonnaient en tumulte?

Ah! les dieux riaient! J'inventai
Les saints mystères et les cultes
Unissant tous les cœurs par la crainte et l'espoir
Dans le même idéal et le même devoir.
Quant aux dieux, étonnés, comblés de sacrifices,
Mon stratagème heureux les faisait mes complices.
Les prêtres, commandant au nom des immortels,
Fondaient les mœurs, dictaient les lois, formaient les races ;
Les rois et les guerriers se pressaient sur leurs traces
Et les cités naissaient autour des saints autels.
Je riais à mon tour; je me croyais vainqueur
Des dieux. Quelle revanche ils ont su prendre! Et comme
Ils se sont emparés du cœur
Des hommes!
Ils les ont étourdis
Par des oracles
Et des miracles ;
Ils les ont asservis
Par la terreur et l'espérance.
Le vieux semeur fut oublié par la semence.
Les hommes, ô douleur, ô dernière misère,
Ne savent plus que je suis leur père ;
Zeus triomphant dans son imposture

Les a persuadés qu'ils sont ses créatures!
Misérables jouets des fourbes Immortels,
Aux volontés chimériques du ciel
Ils immolent non plus la sauvage nature
Et les brutales passions,
Mais les plus pures fleurs de la saine raison.
Les lois du Foudroyeur sont des lois éternelles
Qui fixent à jamais dans l'immobilité
L'esprit humain, que ses puissantes ailes
Devaient emporter
Dans l'immensité.
Tout reste en place. Rien n'avance.
Le présent comme l'avenir,
C'est le passé qui recommence.
Ah! Zeus peut faire retentir
Les cieux immenses
De son rire éclatant!
Il a trompé mes espérances,
Il m'a vaincu dans mes enfants!
Ce n'était pas assez! Pour assouvir sa haine
Il a soulevé la colère humaine
Contre le père des mortels.
Ne suis-je pas le ravisseur du feu?

Ne suis-je pas le contempteur des dieux
Et l'éternel rebelle?
Les prêtres m'ont maudit. Ils m'appellent le Mal,
Le Tentateur et l'Adversaire.
Le sol que je touchais devint un lieu fatal
Où devait tomber le tonnerre.
Tu demandais tantôt comment m'avaient quitté
Les hommes, ô mon fils : les hommes m'ont chassé.

ANTICRATE

O race ingrate et lâche, où tout ce qui s'élève,
Pensée ardente, amour divin, sublime rêve
De liberté sacrée ou de paternité,
Est aussitôt proscrit par la brutalité!

NÉOGÈNE

S'il naît un homme fier, dans les fers cn le traîne.
Des chaînes pour le penseur,
Des chaînes pour l'inventeur,
Des chaînes, des chaînes, des chaînes
Pour le libérateur!

ANTICRATE

Sont-ce là tes enfants ! Ah! que tu les maudisses!
Que, sous les pieds des dieux despotes, à jamais
Ils croupissent
Dans leurs stagnantes lois comme au fond d'un marais!
Qu'un air empoisonné dessèche leur poitrine !
Que le brillant soleil au fond du ciel en deuil
Voile à jamais pour eux sa prunelle divine!
Ténèbres dans leur cœur ! Ténèbres dans leur œil !
Que les vents indignés soufflettent leur visage!
Que leur foyer s'éteigne au souffle de l'orage !
Puisqu'ils aiment le fer, puisqu'ils aiment le sang,
Qu'ils tombent égorgés sous les pieds des puissants,
Et que tes fils ingrats se ruant aux batailles,
Répandant sur le sol leurs sanglantes entrailles,
Disparaissent du monde et laissent ta bonté
Donner à l'univers une autre humanité!

PROMÉTHÉE

Taisez-vous! Taisez-vous! Je les aime toujours!
Vos malédictions sont de tristes blasphèmes!

Aimons ! Il faut aimer ! Il faut que notre amour
Tente au moins d'élever jusqu'à lui ceux qu'il aime.

OLYMPOS

C'est en vain que tu leur pardonnes.
Tu ne peux plus pour eux être ce que tu fus.
Abandonne à leur sort tous ceux qui t'abandonnent ;
Puisqu'ils t'ont renié, va ! ne les connais plus !
A quoi bon désormais leur porter ta lumière ?
Comment veux-tu qu'elle éclaire
Leurs opaques cerveaux ?
Laisse-les à leur nuit qui hait le jour nouveau !
S'il est au milieu d'eux quelques âmes plus fières,
Elles sauront suivre nos pas.
Et nous, nous qui t'avons cherché partout, ô Père,
Reçois-nous dans tes bras :
Tu trouveras en nous des fils selon ton âme.
Souffle au fond de nos cœurs et reconnais ta flamme,
Toi l'éternel porteur de feu !
Altérés des secrets de la terre et des cieux
Nous boirons à longs traits comme un vin savoureux

Les fortes vérités dont ton esprit s'enivre.
Où l'aigle peut monter, l'aiglon saura le suivre,
Amoureux du soleil, ivre d'immensité
Et fou de liberté !
Prends-nous ! Fonde avec nous l'humanité nouvelle !
Tu verras s'incarner en elle,
Loin des tristes ingrats qui ne peuvent t'entendre,
Ta sublime pensée et ton cœur grave et tendre.

PROMÉTHÉE

J'aime tous les humains, même les plus honteux,
Car leurs fils à vos fils seront, un jour, semblables.

ANTICRATE

Ils t'ont chassé. Vas-tu t'en retourner vers eux?

PROMÉTHÉE

Les dieux seuls ont tout fait; les dieux seuls sont coupables.
O mes enfants, il faut arracher l'homme aux dieux !

NÉOGÈNE

Comment t'y prendras-tu? Les dieux sont redoutables.

PROMÉTHÉE

L'invincible savoir démasquera leurs fables.

NÉOGÈNE

Ils ont pour eux les lois, la foi, la sainteté.

PROMÉTHÉE

J'ai pour moi la justice et j'ai la vérité.

ANTICRATE

Qui donc convaincras-tu? Nul ne voudra te croire
Et tu verras passer les siècles, sans victoire.

PROMÉTHÉE

Les siècles passeront, je lutterai toujours
Avec la liberté, la science et l'amour.
J'éclairerai les cœurs que les ténèbres rongent.
Je confondrai les dieux au fond de leurs mensonges.
Je montrerai comment ils se moquent, là-haut,
Des hommes accablés de peines et de maux
Et comment, en dépit des pieux sacrifices,
Ils laissent, en riant, redoubler leurs supplices.
Je ferai voir partout l'injuste et le méchant
Perpétrant ses forfaits sous leur œil indulgent.
Le monde qu'ils ont fait n'est que meurtre et que haine;
Il y coule sans cesse un long fleuve de sang.
Du plus faible animal jusqu'à l'homme puissant,
Tous les êtres, obéissant
Au pouvoir des dieux qui les mène,
Se déchirent et se dévorent
Et font de la terre un charnier
Où jusqu'à la mort du dernier
Ils s'entr'égorgeront encore.
Telle est l'œuvre des dieux; je la dénoncerai
Et l'homme frémira dans son cœur ulcéré.

Alors, illuminé d'une effroyable aurore,
Éclatant en sanglots, il maudira les cieux
Et dira comme moi : Tout le mal vient des dieux !

SOPHOCLÈS

O Prométhée, écoute un enfant qui les aime !
Tout le mal vient de nous et de nos passions.
Comme un champ où l'orage a détruit la moisson,
Ton cœur est ravagé par les désirs extrêmes.
Pourquoi haïr les dieux ? S'ils ont créé la vie,
Et si la vie a fait la souffrance et la mort,
Vois ! la vie est heureuse au cœur plein d'harmonie
Qui veut ce qui doit être et qui bénit le sort.
Lorsque le frais matin fait resplendir l'azur
Et remplit la maison de sa chère lumière,
Il met dans mes yeux purs
Et dans mon cœur joyeux la grâce printanière.
Je salue et le jour et les dieux immortels.
Mille rêves charmants voltigent dans ma tête
Et je vais, murmurant les doux vers d'un poète,
Au gymnase exercer ma vigueur sous le ciel,
Dans les jardins cueillir des glaïeuls et des roses,

Ou courir et jouer avec de gais amis,
Ou m'asseoir sur un banc près d'un sage, que j'ose
Interroger sur tout ce qui ravit
Mon cœur et mon esprit.
Le monde me sourit et je souris au monde.
Quand je souffre, un sourire adoucit ma douleur;
Et mon sourire et ma jeunesse blonde
Offrent aux affligés un moment de douceur;
C'est pourquoi je désire
Être bon, être beau et fleurir en sourires
Comme un jeune rosier qui se couvre de fleurs.
Mon cœur craint tout excès; il fuit la violence
Qui même pour le bien n'engendre que le mal.
Puissé-je ne jamais déranger la balance
Que Némésis tient dans son poing fatal!
J'admire ton génie, ô Titan, et je l'aime :
Il est force, tendresse, ardeur et mouvement;
Mais j'adore les dieux, qui sont l'ordre suprême
Et la sereine paix du devoir triomphant.
Ils règlent l'univers, ma patrie et ma race.
J'ai conformé mon âme, oiseau léger qui passe,
A leur profonde volonté,
Et j'ai reçu pour récompense

De ma joyeuse obéissance
La parfaite félicité.

PROMÉTHÉE

O bienheureux enfant, c'est toi, charmante rose,
Qui parfumes de ton bonheur toutes les choses
Et qui prêtes aux dieux ta grâce et ta bonté.
Tes pareils sont les fleurs de l'espérance humaine;
Mais pour qu'ils puissent croître aux baisers du soleil
Il faut que mes pareils
Traînent sans fin leurs lourdes peines
Dans l'angoisse et l'horreur des douleurs sans sommeil.
Et ton rare bonheur n'est lui-même qu'un piège
Que la ruse de Zeus nous tend :
Les dieux ont effeuillé des roses sur la neige,
Disant : « Voyez ! Nous vous donnons un doux printemps,
Mortels, rendez-nous grâces ! »
Le vent chasse les fleurs et laisse un champ de glace
Où sous le ciel haineux la tempête du Nord
Souffle et hurle à la mort.

NÉOGÈNE

Oh ! quelle haleine d'ambroisie
Vient caresser notre visage?
Quels rayons éclatants à travers le feuillage
Glissent sur la terre éblouie?

OLYMPOS

Regardez ! c'est un dieu !
Son corps resplendissant brille comme le feu
Et la beauté de son visage enflamme
Toute mon âme.

Entre Mercure.

PROMÉTHÉE

Que viens-tu m'annoncer, héraut de Jupiter?

MERCURE

Tu m'as reconnu. Bien! J'apporte ta sentence.

PROMÉTHÉE

Apportes-tu aussi le tonnerre et l'éclair ?

MERCURE

Tu montreras bientôt, je crois, moins d'arrogance.

PROMÉTHÉE

Sans doute, si les dieux me montrent leur bonté !

MERCURE

Tu connaîtras d'abord leur rude volonté.

PROMÉTHÉE

Je connais leur orgueil comme leur injustice
Et je sais qu'il leur plaît que l'innocent périsse.

MERCURE

Ils terrassent l'impie et le blasphémateur.

PROMÉTHÉE

Un titan immortel peut braver leur fureur.

MERCURE

Tu vas t'en rendre compte! Assez de propos vains;
Écoute les arrêts divins!

PROMÉTHÉE

Il me plaît d'écouter jusqu'où va leur délire
Et tout ce qu'en leur nom leur valet vient me dire.

MERCURE

O rebelle exécré de tous les Immortels,
Traître, voleur du feu du ciel,

Noir révolté qui pervertis l'engeance humaine,
De l'ordre universel tu as rompu les lois :
L'heure a sonné qui t'apporte ta peine,
Némésis s'est levée et son bras est sur toi.
Sur un roc monstrueux tout proche des nuages,
Nu, sous la neige et sous l'orage,
Sous le soleil de feu, sous la grêle et le vent,
Tu vas être cloué vivant
Et l'aigle aimé de Zeus dévorera ton foie,
Qui, mangé chaque soir, chaque nuit renaîtra,
Éternelle proie
Qu'au châtiment sans fin ta torture offrira.

PROMÉTHÉE

Je reconnais des dieux la bonté souveraine!

MERCURE

Misérable, reconnais-la!
Si Némésis a préparé ta peine,
Zeus, qui veut pardonner, retient encor son bras.

Le feu qui brûle en ta demeure
Est le foyer originel
De tous les foyers des mortels;
Disperse les tisons, étouffe-les, qu'ils meurent!
Par le pouvoir miraculeux des dieux
Tous les feux s'éteindront dans les maisons des hommes;
De la terre à jamais disparaîtra le feu.
Tout rentrera dans l'ordre et tes fils vivront comme
Avant ton attentat
Et Zeus, dans sa bonté, ne te châtiera pas.

PROMÉTHÉE

Honte sur lui! Honte sur toi!
Quoi,
Je persécuterais les hommes à mon tour,
Je renierais mon âme
Et de mon paternel amour
J'étoufferais la flamme?
J'éteindrais les foyers par mes mains allumés?
Dans la barbare nuit, dans la nuit odieuse
Mon bras replongerait mes enfants bien-aimés?

Je me ferais bourreau pour plaire à Zeus ?
Je deviendrais l'outil cruel de ses vengeances ?
Zeus est fou ! Tous les dieux sont atteints de démence !
Va-t'en ! Porte ailleurs leurs souhaits infâmes !
Pars ! hâte-toi ! Sinon
De mon foyer divin saisissant les tisons
Je vais te flageller de flammes !

MERCURE

Adieu. Tu seras moins menaçant sur ton roc.

(Il s'éloigne)

PROMÉTHÉE

Puisse ma colère
S'enfoncer dans le sein de Zeus comme le soc
Qui déchire la terre !
Ha ! Ha ! Les dieux s'en vont en guerre !
Qu'ils viennent donc ! D'un pied ferme j'attends leur choc !
Mais où sont-ils ? Quoi ! Rien ! Pas le moindre tonnerre !

Le Foudroyeur
Aurait-il peur
De descendre sur terre?
Craint-il les poings tendus et les noirs hurlements
De toutes les misères
Qui saignent sous le firmament?
On blasphème. Est-il sourd? Peut-être est-ce qu'il dort?
Réveille-toi, Dieu fort,
On va douter de toi, discuter ta puissance
Et rire de ta foudre! Il garde le silence.
Et si l'Immortel était mort?
Nature, prends le deuil! Il est mort, l'Inventeur
Des ventres affamés, des mâchoires féroces,
Des blessures, des coups, des lèpres, des tumeurs,
Des douleurs sans espoir, des angoisses atroces,
Des haines sans merci, des meurtres, des poisons
Et des maux ténébreux où sombre la raison.
Il est mort, le Dieu bon qui créa pour détruire
Et pour faire souffrir,
Celui qui de la vie a fait un long martyre
Et qui verse la mort aux lèvres du désir!
Il s'évanouit en fumée
Sous le fixe regard d'une ferme pensée.

Il n'a jamais vécu. Il n'était qu'un vain songe
De mon cœur égaré.
Il s'appelle Néant ! Mon rire le replonge
Dans le vide éternel d'où je l'avais tiré.
Et je n'aperçois plus, immensités profondes,
Que des Forces sans but, qui font et qui défont,
Et l'aveugle Hasard qui fait rouler les mondes
Dans un gouffre sans fond.

NÉOGÈNE

Écoute, père ; il tonne.

PROMÉTHÉE

As-tu peur du tonnerre ?
Le feu du ciel n'éclaire
Que le vide infini des cieux.
O mes enfants, allez, et par toute la terre
Proclamez le néant des dieux !
Criez dans les palais, criez dans les chaumières
Criez sur les chemins,

Criez sur la montagne en agitant les mains,
Criez au bord des flots sonores :
Délivrance! Délivrance!
Il est mort le tyran qui donnait les naissances
Pour pâture à la Mort!
Il gît inerte au fond de l'Empyrée.
Sa narine sacrée
Ne respirera plus le parfum de l'encens
Ni les vapeurs des sacrifices
Et des prêtres et des puissants
Il ne sera plus le complice.
Annoncez en tous lieux sur la terre exaltée
Qu'il fut tué par Prométhée.

ANTICRATE

Père, hélas! hélas! vois ces sinistres figures !

PROMÉTHÉE

Accueillons le Destin.

OLYMPOS

A leur haute stature
On reconnaît des dieux.

LE POUVOIR

Tout est-il prêt, Vulcain,
La chaîne, le carcan et les anneaux d'airain?
Allons, vite à l'ouvrage! Enchaîne ce rebelle.

PROMÉTHÉE

Connais-tu la vigueur de mes mains immortelles?

LE POUVOIR

Connais-tu le tonnerre?

OLYMPOS

Oh! le ciel est en feu!

NÉOGÈNE

Épouvante! Épouvante! le Maître des dieux
Fracasse l'univers. Le roc éclate en poudre
Et le Titan brisé succombe sous la foudre.

LE POUVOIR

Les dieux parlent; silence, esclaves!
Le voilà terrassé, le bavard orgueilleux!
Allons, Vulcain, travaille! A ses pieds les entraves!

VULCAIN

Il le faut, j'obéis, — mais non pas sans regret.

LE POUVOIR

Est-ce fait?

VULCAIN

Un moment! ta dureté m'afflige.

LE POUVOIR

Obéis et tais-toi. Ta sûreté l'exige.

VULCAIN

Je le sais ; mais mon cœur malgré moi s'attendrit.

LE POUVOIR

Sotte pitié ! Perds-tu l'esprit ?
Vite, cercle les reins, rive, serre, martèle !

VULCAIN

Vois ; l'œuvre est sans défaut. Zeus peut compter sur elle.

LE POUVOIR

Attache promptement les poignets et les bras.

VULCAIN

Ces lourds anneaux, un dieu ne les briserait pas.

LE POUVOIR

A présent, le carcan! Qu'il serre bien la gorge!

VULCAIN

Que n'ai-je pour marteau ta langue dans ma forge!
O malheureux Titan, vois, c'est bien malgré moi
Que je porte la main sur toi.
Mais l'obscur travailleur obéit au despote
Tout en pleurant son triste rôle.

LE POUVOIR

Si Zeus t'entend, tu paieras cher tes sottes
Paroles.

VULCAIN

Regarde, j'ai fini. N'es-tu pas satisfait?

LE POUVOIR

Bien. Partons! Hé, debout, scélérat, vil rebelle!
En route pour le gibet
Et la torture éternelle!
Marchons! J'ai la foudre pour fouet.
La lanière de feu sur ton échine vibre!

VULCAIN

Le corps est enchaîné, mais l'âme reste libre.



SCÈNE VI

L'Infini.

JUPITER

Malheureux, qui dans tes entraves
Contre moi hurles et blasphèmes,
Tu crois, Titan, que tu me braves
Et tu n'es qu'un peu de moi-même.
Courage sans cesse irrité,
Ame brûlante et généreuse,
Qu'es-tu, sinon ma volonté,
Ma propre force aventureuse?
Je suis le ciel; je suis l'immense azur peuplé

D'astres insoupçonnés, d'étoiles inconnues
Et de soleils plus grands que l'espace étoilé
Où, par les vastes nuits, se perd ta faible vue.
Je suis les animaux, les plantes et la mer,
Et la terre que baigne un clair océan d'air,
L'ombre mystérieuse et la lumière blonde;
Je suis le monde avec ses milliards de mondes
Et le grain de poussière errant au vent du nord;
Je suis la vie ardente et l'immobile mort;
Je suis le fruit tombé, l'aile qui se déploie,
La mâchoire qui broie et la fuyante proie,
La brise où l'âme exquise des doux lys s'exhale
Et le sourd grondement des vagues colossales;
Je suis l'ordre et je suis la révolte; je suis
Le ver luisant et le sombre abîme des nuits.
Je suis l'amour, je suis la haine; en moi je sème
Et je détruis; en moi tout vient et tout s'en va;
Je suis tout ce qui est, qui fut et qui sera,
Et seul par-dessus Tout, je suis l'Unité même.
Tout émane de moi, tout se résorbe en moi,
Car je suis l'Être unique et sa fin et sa loi
Sous le voile changeant des vaines apparences
Où seul je reconnais mon unique substance.

Bulle d'écume sur la grande mer, tu n'es,
Titan, que l'un de mes plus infimes aspects.
Le feu que tu volas, c'est moi. Ta sombre bouche
Qui m'insulte, c'est moi. L'air où ta voix résonne,
C'est moi. Les hommes et tes mains qui les façonnent,
C'est encor moi. Et les divinités farouches
Qui sur le flanc glacé d'un horrible rocher
Vont pour des siècles de tortures t'attacher,
Le vautour affamé qui rongera ton foie,
Le rocher et ta chair, c'est moi, c'est toujours moi!
— Quand l'un se fit plusieurs, il déchira son être
Et l'unité sous mille aspects dut disparaître.
Mais ce n'est là qu'un rêve ; et la réalité
Unique, c'est toujours l'éternelle Unité.
Le mal n'est que le choc entre mes apparences;
La douleur, l'aiguillon ~~de leur intelligence~~ secret de l'existe
Sur le chemin caché qui remonte vers moi.
Aux yeux de l'Être unique être est l'unique loi :
Il n'est ni bien ni mal de moi-même à moi-même.
Je t'aime, ô fier Titan, car moi-même je m'aime;
Je suis ton être et ton néant; va, maudis-moi,
Tu me retrouveras un jour au fond de toi.



SCÈNE VII

La plus haute cime d'une montagne.

Prométhée est enchaîné au rocher.

PROMÉTHÉE

Ici,
Où la terre finit,
Sur cette haute cime où nul pied ne se pose,
Où nulle herbe ne croît, où nul être ailé n'ose
Aventurer son aile,
Sur ce hideux rocher

Dressé dans la neige éternelle,
Me voici, nu, sanglant, à jamais attaché,
Victime de la haine immonde
De l'effroyable dieu qui règne sur le monde.
Douleur! Douleur! Douleur! Pour moi tout est douleur!
Chaque jour, le soleil, dont l'implacable ardeur
Change en fournaise l'éther,
Brûle et crevasse ma chair;
Et quand naît la fraîcheur de la nuit étoilée
Mon corps glacé frémit, mordu par la gelée
Et par le froid brillant de mes chaînes de fer.
Mâchoires jamais lasses,
Les lourds cercles d'airain
Rongent mes bras, mes genoux et mes reins
Comme des reptiles voraces.
Au roc je suis rivé, debout, sans mouvement,
Hurlante et saignante statue!
Seul dans l'exécrable carcan
Mon cou peut tourner par moment
Et d'une horreur à l'autre erre ma triste vue.
En bas, le précipice immense, la paroi
De glace, gouffre en fuite, innommable vertige,
Mur vertical plongeant dans le vide et l'effroi,

Comme une chute qui se fige.
En haut, le vide encor, le morne abîme bleu
Où m'aveugle un cruel fourmillement de feu.
Nul repos, nul répit dans l'éternel supplice!
Le sommeil à jamais a fui mes yeux maudits!
Si ma fièvre s'apaise, au fond du précipice
Roule un sourd grondement, la montagne gémit,
Le roc secoué tord les clous dans mes blessures,
La tempête mugit,
Et ses griffes d'acier
Arrachent aux glaciers
Des tourbillons de neige : il éclate, il fulgure,
L'horrible ciel tonnant! Voilà ce que j'endure
Pour avoir trop aimé la race des mortels.
Hélas! de tous mes maux j'ai tu le plus cruel!
Où donc est-il, le chien ailé de Zeus,
L'aigle sidéral aux serres hideuses!
Gorgé de ma chair,
De mon sang et de mes moelles,
Il se repose au delà des étoiles
Aux pieds de Jupiter.
Mon flanc guérit et mes entrailles dévorées
Renaissent. Ah! malheur! déjà l'ombre sinistre

Des ailes exécrées
Flotte sur mon visage. Il revient, le ministre
Affamé des vengeances sacrées !
Sur la roche il tournoie.
Ah ! le bec furieux, les gloutonnes tenailles !
Elles vont de nouveau travailler dans mon foie,
En lambeaux convulsifs lacérer mes entrailles !......
O terre, terre, ne te briseras-tu pas !
Soleil, qui vois cette injustice,
N'éteindras-tu jamais dans un sombre fracas
La lumière
Qui éclaire
Mon supplice ?
Air transparent, toi qui touches mes plaies,
Ne secoueras-tu point de lugubres sanglots ?
Et vous, lointaines mers, où la tempête effraie
Les chétifs matelots,
N'élèverez-vous point jusques au firmament
Un si monstrueux hurlement
Que le monde rompu retombe au noir chaos ?
L'univers sans pitié se repaît de ma peine
Et Zeus de ma souffrance engraisse encor sa haine.
Être immortel dans la douleur

Et souffrir non pas une vie
Mais une éternité hurlante d'agonies
Où la mort elle-même meurt!....
Hélas! cieux étoilés! si je pouvais mourir!
L'homme blessé déchire sa plaie et succombe;
Moi, vainement jusqu'à la mort tout me déchire :
Aux tourments infinis sans cesse je retombe.
Mes yeux saignants, dans la torture, ma demeure,
Siècle par siècle voient passer les lentes Heures,
Qui laissent, en passant,
Sur la neige éternelle une empreinte de sang.
Je les compte et je salue
Chaque nouvelle venue
Jusqu'au jour où paraîtra celle
Qui t'ira prendre, ô Zeus, tout au fond de ton ciel,
Comme un prêtre traînant la victime à l'autel,
Pour te jeter tremblant et mourant sur la terre.
Jour de justice! Jour de joie et de lumière,
Qui verra Némésis t'arracher le tonnerre,
Le céleste bourreau vaincu par ses victimes
Et le dieu sanguinaire, étouffé dans ses crimes!
— Hélas! quel est ce bruit? Est-ce que l'aigle approche
De la sinistre roche?

Ce n'est pas l'aigle. Il plane au fond du firmament.
Un doux frémissement
Éveille l'air dormant,
Où dans un frais murmure
Naît un parfum charmant.
Est-ce un dieu bienfaisant? Est-ce une créature?
Quel est l'être qui monte
Sur ce hideux sommet
Où nul ne vint jamais?
Vient-on considérer ma souffrance et ma honte?
Ah! Qui que vous soyez,
Regardez! Vous voyez
Un dieu crucifié
Pour avoir trop aimé les hommes!
Hélas! Encor ce vol d'oiseaux autour de moi!
Dieu, mortel ou fantôme,
Toute approche m'emplit d'effroi.

CHŒUR DES OCÉANIDES *(arrivant sur un char ailé).*

Ne crains rien; c'est une amie
Cette douce troupe ailée!
Les brises inconsolées

Ont porté dans nos vallées,
Titan, ta plainte infinie.
Et nous, les âmes des sources,
Tordant nos cheveux d'écume,
Sur ce flottant char de brume
Nous avons pris notre course
Vers ce sommet désolé
Pour verser nos larmes pures
Sur tes plaintives blessures
Et tenter de consoler
Tes souffrances sans mesure
Par nos plus tendres murmures.

PROMÉTHÉE

Hélas ! filles de la Terre
Et du pluvieux Éther,
Voyez ces ignobles fers
Qui sur le rocher me clouent
Nu dans cette horrible boue
Faite du sang que je perds
Et des lambeaux de ma chair !

LES OCÉANIDES

Ami, je vois ton martyre,
Et sur mes yeux la terreur
Étend un brouillard de pleurs.
Spectacle qui me déchire!
Ton corps n'est qu'une blessure
Rivée à la roche dure
Où sans mourir tu te meurs
Dans l'éternelle torture.
Ah! de redoutables mains
Tiennent le frein des destins!
Ainsi que des raisins mûrs,
Zeus écrase l'univers.
Ce qui s'élevait hier,
Aujourd'hui n'est que poussière.

PROMÉTHÉE

Ah! si du moins sous la terre
Ou dans le gouffre des morts
Aux ténèbres des enfers
Il eût abîmé mon corps!

Dans l'ombre et dans le silence
Nul n'eût connu ma souffrance,
Mais pour montrer sa puissance,
Dans la cruelle lumière
Aux yeux de la terre entière
Il étale mon supplice,
Épouvantant les mortels,
Qui lui dressent des autels
Ruisselants de sacrifices,
Me méprisent, me haïssent,
Et tandis qu'ils me maudissent
Dupes du Menteur du ciel,
Misérablement croupissent
Dans l'esclavage éternel!

LES OCÉANIDES

Dur Tyran, Despote habile,
Zeus est profond et subtil
Et son pouvoir est sans borne.

PROMÉTHÉE

Un jour, pourtant, pâle et morne,
En proie au noir désespoir,
Du haut des cieux il doit choir.

LES OCÉANIDES

Que dis-tu? Folle imprudence!
Tu parles trop librement.
N'insulte pas la Puissance!
Tu les connais bien, les dents
Hideuses de la Vengeance!

PROMÉTHÉE

Dans l'amère solitude
La douleur ouvrit mes yeux :
Je vois au-dessus des dieux
Les destins que nul n'élude.
Zeus s'est fait un palais d'orgueil et d'injustice
Qui doit sous ses débris un jour l'ensevelir.

Tous les crimes du ciel creusent un précipice
Où, poussés par Némésis,
Les dieux penchent, les dieux glissent
Sans pouvoir se retenir.

LES OCÉANIDES

L'épouvante, ah! l'épouvante
Comme un loup me mord au cœur!
Retiens ta langue imprudente
De peur
De justifier Zeus et sa fureur.

PROMÉTHÉE

Ce dur bourreau, ce maître impitoyable,
Un jour, humble, souple et doux
Viendra, courbant l'échine, embrasser mes genoux
Pour implorer mon savoir secourable.
Car lorsque tous les dieux
Seront chassés des cieux
Seul mon savoir pourra, si je le veux,

Dépouiller Zeus de sa robe de crimes
Et désormais
Purifié, radieux et sublime
Le rétablir sur les divins sommets.
Mais tout dépend de moi. Je garde mon secret.

LES OCÉANIDES

Quoi! sur les dieux tel serait ton pouvoir?

PROMÉTHÉE

Tout ce que nous croyons toucher, entendre et voir,
Reçoit sa forme dans notre âme.
Tout n'est qu'un vain mirage aux fantômes divers.
C'est en nous que Zeus règne hélas! sur l'univers;
C'est en nous que sera brisé son sceptre infâme
Quand la science aura refait le monde en nous
Et que la cruelle image
Du Dieu qui reçoit vos hommages
Deviendra monstrueuse et folle aux yeux de tous.

LES OCÉANIDES

Et cependant il règne.

PROMÉTHÉE

Oui, sur ceux qui l'adorent.

LES OCÉANIDES

La douleur te fait délirer.
Tu hais le dieu qui te torture, tu l'abhorres,
Toi-même tu crois donc à son règne exécré.

PROMÉTHÉE

Des erreurs du passé je suis l'esclave encore.

LES OCÉANIDES

Ton supplice est-il une erreur?
Une illusion, ta torture?

Un mirage, le sang qui sort de tes blessures?
Un rêve, le vautour qui te mange le cœur?
Prends garde, tu perds l'esprit!
Renonce à ton arrogance
Et n'insulte plus la Toute-Puissance.

PROMÉTHÉE

Tout arrivera comme je l'ai dit.

LES OCÉANIDES

Songe plutôt à ton salut.

PROMÉTHÉE

Que nous en parlons à notre aise,
Du malheur qui sur nous ne s'est pas abattu!
« Dis ceci! Fais cela! » Nul conseil ne nous pèse...
— Lorsque j'ai secouru les mortels, je savais
Qu'à la fureur d'un dieu jaloux je m'exposais.

Et ce n'est point mon châtiment
Qui me surprend,
Mais son ignominie.
Dessécher
Sur ce rocher
Où ma défaite offerte aux basses railleries
Montre à tous les regards le triomphe des dieux,
A quelles cruautés descend leur tyrannie
Et quel supplice attend les cœurs trop généreux !
Du blé que j'ai semé voilà donc la récolte !
Mon effroyable exemple dit :
« Ne faites point ce que je fis ! »
Sur mon gibet, c'est l'outrage qui me révolte,
Je sers d'épouvantail pour asservir mes fils.
Mais laissons ce discours sans gloire et sans profit.
Vous, nymphes, tendres murmureuses
Aux longues robes écumeuses,
Aux légers voiles de brouillard,
Descendez de ce char,
Venez baigner mon front de vos larmes divines !
Et, pour me consoler, que vos voix cristallines
Me parlent de la terre et des fils adorés
Dont je suis par les dieux à jamais séparé

LES OCÉANIDES

Nous voici sur ta roche
Attendant tes questions.
Interroge; nous répondrons.

PROMÉTHÉE

Entendez-vous ce bruit? Certes, quelqu'un approche.

LES OCÉANIDES

Aux rochers ébranlés un pied pesant s'accroche;
Il écrase la neige, il fait craquer la glace.

PROMÉTHÉE

Qui donc ose gravir la montagne maudite?
Est-ce hélas! une autre menace
Du ciel qui s'irrite?

LES OCÉANIDES

Les reins courbés, lourd, haletant,
Sur la roche arrive un Titan.

PROMÉTHÉE

Je le reconnais ; c'est mon frère Épiméthée.

ÉPIMÉTHÉE

Dans quel état je te revois, ô Prométhée !
Sur cet affreux rocher tu souffres mille morts.
Ah ! crois-le bien, mon cœur est touché de ton sort ;
Pourtant j'avais prévu tous les maux qui t'accablent.
On ne provoque pas des dieux impitoyables,
Tu n'en peux plus douter, mon frère ! Il faut savoir
Courber le front à point devant les grands pouvoirs.
Tu n'as pas voulu croire à mon expérience,
Toi qui vois maintenant où mène l'imprudence ;
Va ! Je ne t'en veux point ! Je suis trop affligé
De ces maux que je veux tenter de soulager.

Écoute, cette fois, mes conseils salutaires
Et je te sauverai, si tu me laisses faire.

PROMÉTHÉE

Eh quoi ! tu t'es risqué sur ce mont dangereux
Pour offrir ma torture en pâture à tes yeux ?
Soit ! Regarde ces fers et ce sang ; tu vois comme
Zeus comble de faveurs le bienfaiteur des hommes.

ÉPIMÉTHÉE

Je le vois, Prométhée, et je l'avais prévu.
Tu n'es pas assez souple et ton orgueil têtu
S'abandonne aux fureurs les plus inopportunes.
Il faut changer de ton pour changer de fortune.
N'avais-je pas prédit les embarras cruels
Où t'a jeté ton sot amour pour les mortels ?
N'attends rien de leur aide en cette solitude :
Tu ne tireras d'eux que leur ingratitude.
Renonce à ton erreur et par ton repentir
Sollicite humblement les dieux à s'adoucir.

Mais avant toute chose il faut murer ta bouche.
Si les dieux entendaient tes blasphèmes farouches,
Leurs présentes rigueurs
Seraient de simples jeux auprès de leurs fureurs.
Assieds-toi sur ta langue! Avale ta colère!
Radotages, dis-tu? Non pas,
Sagesse! — Là-dessus je pars et de ce pas
Je vais par mes prières
Tâcher de fléchir Zeus pour te tirer d'affaire.

PROMÉTHÉE

Laisse ton frère à sa misère!
Ne t'inquiète plus de mes cruels tourments.
Le malheur, nul ne l'évite,
Nul ne peut fléchir Zeus. Prends garde seulement
D'avoir à pleurer ta visite.

ÉPIMÉTHÉE

Ah! tu prends plus de soin
D'autrui que de toi-même,

Témoin ton infortune extrême !
Mais je veux te servir. Ne m'en empêche point !
Je sais ce qu'il faut faire et j'obtiendrai, je pense,
Ta délivrance.

PROMÉTHÉE

Je rends grâces, mon frère, à ces soins généreux.
Mais à quoi bon des efforts inutiles
Qui t'exposent toi-même à la rigueur des dieux?
Reste à l'écart ; tiens-toi tranquille !
Mon malheur me suffit; épargne-moi le tien.
Ah ! mon cœur saigne encor du martyre des miens !
Titans, mes pauvres frères,
Éternelles victimes
Des volontés divines !
L'un se tord en hurlant dans les flots de la mer,
L'autre brûle dans les entrailles de la terre,
D'autres, rampant, bavant et s'entre-dévorant
Sous la plume et les poils des plus vils animaux
Peuplent le sol, l'atmosphère et les eaux.
Crains la rage de Zeus ! Fuis la foudre ! va-t'en !

ÉPIMÉTHÉE

De la colère,
Cet ulcère,
Le médecin c'est la parole.

PROMÉTHÉE

Ton espérance est folle,
Un dieu n'a ni cœur ni raison.

ÉPIMÉTHÉE

Mais enfin si nous essayions!

PROMÉTHÉE

Hélas! l'essai retombera sur moi.

ÉPIMÉTHÉE

C'est assez clair; tu me renvoies.

PROMÉTHÉE

Redoute la pitié ; vois quelle est sa rançon !

ÉPIMÉTHÉE

Ton malheur, Prométhée, une rude leçon !

PROMÉTHÉE

C'est sagement parler. Allons, cours, dépêchons.

ÉPIMÉTHÉE

Tout cela m'est pénible. Adieu. Je vais descendre.
Et qui sait, après tout, si Zeus voul~~ait~~ drait m'entendre !

(Exit.)

LES OCÉANIDES

Cœur médiocre, esprit étroit,
Il voit le devoir et le droit

Dans leur lettre et non dans leur âme ;
Il rampe devant les puissants
Sans rien entendre aux fiers accents
Qui mettent la poitrine en flammes ;
Il rend stupide le bon sens
Et sa pesante vanité
Se plaît dans un monde hébété
Où règne l'immobilité
Sans amour et sans liberté.

PROMÉTHÉE

Il est heureux ! Il va revoir la terre
Tandis que je reste attaché,
Dans ma torture solitaire,
A mi-chemin des cieux sur mon sanglant rocher.
Cette terre qui m'est si chère,
Hélas ! je ne la connais plus !
Depuis combien de siècles révolus
Mes yeux ne vous ont-ils plus vus,
Fleuves aux flots d'azur qui me baigniez naguère,
Frissonnantes forêts où l'ombre et la lumière

A la voix des oiseaux chanteurs
Dansaient sur des touffes de fleurs!
Je mangeais des fruits mûrs ; je buvais l'eau des sources;
Vous, leurs âmes, mes sœurs,
Vous effleuriez ma bouche en vos chantantes courses.
Paradis à jamais perdus,
O charmes de mes yeux, je ne vous verrai plus!
Pour adoucir un instant mon supplice,
Parlez-moi, parlez-moi, douces consolatrices,
Parlez-moi de la terre et des fils adorés
Dont je suis par les dieux à jamais séparé!

LES OCÉANIDES

Amer, amer est ton supplice,
Amère est ta privation.
Mon cœur fond de compassion
Et sur ma joue un long ruisseau de larmes glisse.
Puissé-je satisfaire à tes deux questions!
La terre, ô Prométhée, est toujours aussi belle
Sous son écharpe de fleurs
Qui jette au clair soleil le rire des couleurs
Avec des chants d'oiseaux et des battements d'ailes.

La vie y fait naître,
Nager, ramper, voler, bondir, s'entrelacer
Et changer et passer
Les formes de tous les êtres,
Qui ne sont peut-être
Que les formes d'un seul être.
Et les derniers venus, les hommes, tes enfants,
Misérables et triomphants,
Couvrant la terre entière
De leurs cités, qui sont d'immenses fleurs de pierre,
Ont asservi toute vie à leur vie;
Mais par les dieux leur vie est asservie.
Ainsi se sont accomplis
Les destins par toi prédits.
Dans la dévote humanité
Tout est réglé, tout est fixé,
Tout est lié de durs liens;
Chaque journée à la veille est pareille.
Du génie humain
Les dieux rassurés ne craignent plus rien
Et c'est en vain
Que l'essaim des douleurs, ces actives abeilles,
Aiguillonne l'inertie

De ta race abâtardie,
Rien ne la réveille
De sa léthargie!

PROMÉTHÉE

Le voilà, le suprême orage de malheur
Que la rage de Zeus fait crever sur mon cœur!
Telle est ta récompense, ô tendresse infinie
Qui voulais élever les hommes jusqu'aux dieux!
Est-ce donc pour cela que j'ai ravi le feu
Et qu'ici je subis l'éternelle agonie?
Tout s'écroule en mon cœur. Zeus triomphe. Il peut voir,
Avant l'heure où lui-même à mes pieds il doit choir,
Tout au fond de mon âme
Mourir la dernière flamme
Et s'étendre à jamais la nuit du désespoir.
Mais non, non, vous avez mal vu;
Non, tout espoir n'est pas perdu;
Il existe encor sur la terre
Des hommes que ma flamme éclaire,

Ivres de liberté, de courage et d'amour,
Qui chasseront la nuit aux cris joyeux du jour!
Mon cœur s'abuse-t-il? Est-ce en vain que j'espère?

LES OCÉANIDES

Je le crains. Clairsemés, farouches, solitaires,
Quelques-uns, comme toi, sans respect pour les dieux,
Tentent de décharger l'homme du poids des cieux.
Les uns à la lueur nocturne de leur lampe
Descendent sans frayeur les escaliers sans rampe
Des gouffres ténébreux où la sombre nature
A caché le secret des énigmes obscures ;
Pour eux la délivrance est dans la vérité.
D'autres offrent leur sang sur les places publiques
Pour la justice et pour la liberté.
Audace impie et mensonge anarchique!
Les dieux ne sont-ils pas toute la vérité,
Le seul ordre possible et l'unique justice?
Pour la paix du monde il faut qu'ils périssent,
Tous ces révoltés!
Peuples, prêtres et rois, sous l'œil de Zeus, unissent

Contre eux tous leurs efforts.
Partout on les attaque,
On les chasse, on les traque,
On les pousse à la mort
En leur montrant la roche où saigne ton supplice.
Ayant commis ton crime, ils méritent ton sort :
Les volontés de Zeus dans leur sang s'accomplissent.
Nous voulions par pitié t'épargner ce récit ;
Mais puisque tu nous questionnes,
Que ta souffrance nous pardonne :
C'est malgré nous que nous t'avons tout dit.

PROMÉTHÉE

Ah ! je le savais bien ! Mon cœur m'avait parlé !
Sur terre il vit toujours, de ses sublimes flammes
Il brûle encor les grandes âmes,
Le feu sacré, le feu ailé
Qu'aux dieux naguère j'ai volé !
Ceux-là sont mes vrais fils, que mon ardeur dévore !
Dans la nuit ténébreuse ils apportent l'aurore.
Je leur lègue mon sang et le feu de mon cœur.
O futurs conquérants des plus hautes splendeurs !

Tous ceux dont la poitrine se soulève
Pour la beauté magique d'un grand rêve,
Ceux que tourmente un désir exalté
D'amour sans borne et d'âpre vérité,
Ceux que révolte à jamais l'hébétude
Où les puissants tiennent les multitudes
Et qui, raidis dans un superbe effort,
Bravent l'exil et l'opprobre et la mort,
Voilà les héritiers de mon âme indomptable,
Le ferment de la terre et l'espoir de la vie!
Ils seront les vengeurs qu'attend mon agonie
Et les vainqueurs joyeux du tyran qui m'accable.

LES OCÉANIDES

O Malheureux! Toujours la même impiété,
Toujours les mêmes
Affreux blasphèmes!
Puissé-je ne jamais heurter la volonté
Du puissant Maître
De tous les Êtres!
Qu'il ne me traite point en rebelle! D'effroi
Mon âme tremble

A ton exemple!
Que les lys de mon cœur au soleil de la foi
Épanouissent
Leur pur calice!
Qu'à l'ombre de l'autel les mystères divins
Et redoutables
Des saintes tables
Me trouvent assidue! Ah! reste dans mon sein,
Piété sainte,
Amour et crainte!
Ineffable bonheur, de marcher d'un pas sûr
Dans une voie
Où tout est joie,
Les yeux pleins de lumière et le cœur plein d'azur,
Qui font sereines
Même les peines!
Front courbé sous le verbe infaillible d'un dieu,
Mains suppliantes
Et confiantes,
Ils sont heureux et doux, vois! les enfants pieux
Du divin Père
En qui j'espère!

(Entre Io.)

IO

Quel est ce pays ? Et quels sont ces gens ?
Qui vois-je, malheureuse,
Cloué sur ces rochers et battu par les vents ?
Qu'as-tu fait pour mourir de cette mort affreuse ?
Dites-moi du moins où je suis,
Moi, pauvre vagabonde,
L'errante des jours et des nuits
Et la fugitive du monde ?
Ah ! encor la piqûre ! Encor l'insecte immonde
Et le souffle brûlant qui consume ma chair !
Oh ! Oh ! le noir fantôme aux cent yeux ! quel effroi !
Loin de moi, terre, loin de moi !
Son front remplit le ciel. Les feux rusés et clairs
De ses millions d'yeux fourmillent dans l'éther.
Il me donne la chasse. Il pousse la sauvage
Affamée à travers les sables du rivage !...
Le feu ! le feu brûlant, je le sens dans mon sein ;
Il me ronge la chair et l'âme, il me torture.
Où fuir, grands dieux, où fuir l'infernale morsure ?
Où me conduiront mes courses sans fin ?
Ha ! le souffle de Zeus ! Il terrasse. Il dévore.

Où m'attend-elle encore,
L'effroyable douleur de la maternité,
Et quels monstres nouveaux vais-je encore enfanter?
Qu'ai-je donc fait, ah! ah! par le taon harcelée,
Tremblante de terreur, d'horribles feux brûlée,
Comment ai-je attiré, Zeus, ton terrible amour,
Supplice de mes nuits, torture de mes jours?
Dieu cruel! sois enfin clément
Et dans la mort achève mon tourment.
Dans le feu brûle-moi! Sous terre enfouis ~~cache~~-moi!
Aux monstres de la mer
Hélas! livre ma chair.
Grâce! ton souffle ardent passe encore sur moi!
Prends-moi! Prends-moi! Je meurs! Je me déchire en toi!

LES OCÉANIDES

Entends-tu, Prométhée, Io qui se lamente?

PROMÉTHÉE

Qui ne reconnaîtrait la misérable amante,
La martyre de Zeus? Oui, les cornes lunaires!

Je le vois sur son front sous le ciel colossal,
Le signe de l'astre vassal,
Et la pâle lumière
Errante dans la nuit énorme du mystère.

IO

Quoi! vous savez mon nom! Vous connaissez le mal
Qui m'épuise, aiguillon furieux des folies!
Hélas! l'écume aux dents, haletante de faim,
Le monstrueux désir, l'horrible frénésie
Dans les détours déments de mes courses sans fin
Jusqu'à ce roc sinistre ont poussé ma détresse.
Dites, vous qui voyez quel noir destin me presse,
Est-il des malheureux plus éprouvés que moi?
Mais toi,
Triste supplicié, parle, quel est ton nom?
Connais-tu dans l'angoisse une pâle espérance?
Pourrais-je voir, un jour s'adoucir ma souffrance?
Est-il quelque remède à ma douleur? Réponds,
Si ta douleur m'entend; que ta pitié réponde
A l'éternelle vagabonde!

PROMÉTHÉE

Oui, je te répondrai simplement, en ami.
Celui que tu vois ici
Sur cette roche ensanglantée,
Donna la flamme aux hommes. Je suis Prométhée.

IO

Quel crime te faut-il expier en ce lieu?

PROMÉTHÉE

J'ai voulu rapprocher l'humanité de Dieu.

IO

Dis-moi; qui t'a cloué sur ce hideux sommet?

PROMÉTHÉE

L'injustice de Zeus; la main de ses valets.

IO

Ton esprit clairvoyant connaît-il l'avenir?

PROMÉTHÉE

Le mal souffert instruit des maux qu'il faut souffrir.

IO

Peux-tu me dire quand finiront mes souffrances?

PROMÉTHÉE

Tes malheurs prendront fin avec ma délivrance,
Io, car ton bourreau n'est autre que le mien.

IO

Mais il est éternel.

PROMÉTHÉE

Son châtiment s'avance :
Mes fils le chasseront de son ciel comme un chien.

IO

Stérile est ton espoir et vaine est ta jactance :
Les fils que j'ai de lui dévoreront les tiens.

PROMÉTHÉE

Pourquoi m'interroger si tu crois que je mens ?

IO

Ah ! pardonne ! Et dis-moi la fin de mes tourments.

LES OCÉANIDES

Qu'Io d'abord, pour satisfaire
A notre curiosité,

Nous dise ses malheurs et ses pas emportés
D'un bout à l'autre de la terre.
Tu lui révéleras ensuite les mystères
Du fardeau de douleurs qu'il lui reste à porter.

PROMÉTHÉE

J'y consens. Parle, Io. L'on trouve quelque charme
Au milieu de l'adversité
A faire sur ses maux couler de tendres larmes.

IO

Je vais vous satisfaire.
C'est un triste récit, un amas de douleurs
A tirer de longs pleurs
Des plus dures paupières.
Il m'en coûte, pourtant, de me les rappeler,
Les agitations du dieu, ses noirs orages,
Mes terreurs, mes douleurs et mes courses sauvages!
C'étaient dans ma chambrette solitaire
Et dans les champs, la nuit, sous les cieux étoilés

Où des yeux me fixaient dans l'étouffant mystère,
D'ardentes visions et des appels brûlants
Avec des souffles chauds qui passaient sur mes flancs.
« Viens, me disaient les voix, Zeus t'attend. Zeus t'appelle.
« Il veut te féconder de sa force éternelle.
« Il t'a faite pour lui. Tu lui dois ta beauté,
« Ta jeunesse, ta vie et ta virginité.
« Viens! Quitte tes parents, ta maison, ta patrie.
« Cherche Zeus, haletante, à toute heure, en tout lieu,
« Et livre tout ton être aux caresses du dieu
« Qui veut te posséder dans l'extase infinie. »
Toutes les nuits, mêmes obsessions,
Mêmes songes. J'étais, hélas! bien tourmentée.
Le jour, je desséchais à l'écart, agitée,
Inquiète, appelant l'heure des visions.
Dans l'obscure douceur d'une suprême nuit,
Quand tout dormait dans ma demeure,
Furtive et pâle, je m'enfuis,
Le cœur serré d'angoisse et les yeux pleins de pleurs.
Dans les basses prairies
Par la lune blanchies
Haletante, les sens en feu,
Les tempes battant la folie,

J'errai, buvant des yeux les cieux,
Cherchant Zeus entre les étoiles.
Tout à coup un grand vent brûlant et furieux
M'abattit sur le sol, me pénétra les moelles.....
Quel bouleversement transforma tout mon être !
Mon ventre se gonflait. Ma tête sentait naître
Ces deux cornes de flamme... Un insecte acharné
Bourdonne autour de moi, me pique, me harcèle.
La terreur me soulève et me donne des ailes.
Je fuis. Je fuis — en vain ! — le dard envenimé.
Par les prés, par les bois, les vallons pleins de sources,
Les rivages déserts et les monts décharnés,
Hurlante de douleur sans fin bondit ma course.
Je fuis, stupide, aveugle... Où donc ai-je passé ?...
Je fuis... Soudain mon corps s'effrondre terrassé.
Dans les roseaux du Nil et la fange insalubre,
Où j'emplissais la nuit de meuglements lugubres,
De mes flancs déchirés s'échappent, monstrueux,
Encornés comme moi, tout un peuple de dieux.
Devant eux l'encens fume
Et le sang rouge écume.
Et voici de nouveau que l'ardente caresse
De Zeus brûle ma chair. De nouveau, c'est l'ivresse

Horrible, et la piqûre affolante du taon
Et la course effrénée et les mugissements
Vers les astres et les hideux enfantements.
J'ai peuplé de mes fils et l'Europe et l'Asie,
Assyrie et Chaldée, Inde, Perse, Syrie,
Gaule, pays Germains, et terres boréales
Et terres des tropiques,
Les continents transatlantiques
Et les îles des mers australes.
Quels effroyables dieux n'ai-je pas mis au monde !
Leur gueule de serpent, de tigre ou de chacal
Dévore des lambeaux fumants de chair humaine
Et leur bas ventre immonde
Veut des cultes obscènes.
Devant eux on égorge, on écorche, on empale ;
On broie des hommes dans des cuves,
On les étouffe dans l'étuve,
On les plonge dans les chaudrons
Où l'huile cuit à gros bouillons,
On les déchire avec des crocs,
On les fait rôtir dans les flammes,
On brise un à un tous leurs os,
On arrache les seins des femmes,

Et des Molochs de fer à tête de taureau
Rougis par les charbons qui sous leurs pieds flamboient,
Enfournent dans leur ventre en mugissant de joie
Les enfants nouveau nés qu'y jettent les bourreaux.
Fruits hideux de mes nuits d'amour et d'épouvante,
Tels sont les fils de Zeus que ma douleur enfante.
Mais c'est assez parler. Mon destin me reprend.
Zeus m'appelle. Son souffle embrase encor mon flanc.
Avant que de nouveau l'effroyable piqûre
        Par bonds furieux, sans haleine,
    Pousse ma fuite à travers monts et plaines,
    Ah! par pitié, dis-moi, je t'en conjure,
    Quand je verrai la fin de ma torture.

LES OCÉANIDES

        Grands dieux! Grands dieux! Assez, grands dieux
Jamais je n'entendis rien de plus effrayant.
L'insupportable angoisse et les tableaux affreux!
        Quels sombres épouvantements!
        Mon âme saigne à leur morsure.
Je défaille au récit cruel de ces tortures.

PROMÉTHÉE

Si le passé vous fait tant pleurer et gémir,
Que sera-ce quand vous connaîtrez l'avenir?

LES OCÉANIDES

Parle. Pour les souffrants c'est un soulagement
Que de savoir exactement
Tout ce qu'il leur reste à souffrir.

PROMÉTHÉE

O malheureuse Io, par le monde tu traînes
Toute la misère humaine.
La soif de l'infini, le mépris de la terre
Et l'amour insensé des célestes chimères
Sans espoir te tourmentent.
Lorsque ton cœur en feu
Croit posséder un dieu,
Dans les ténèbres tu enfantes
Des monstres ruisselants d'horreur et d'épouvante.

En vain tu parcourras la surface du monde ;
Sur les sommets glacés, dans les gorges profondes,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts
Et sur les bords sonores de la mer,
Toujours l'amour d'un dieu torturera ton âme,
Déchirera tes flancs
Et fera ruisseler ton sang.
Ton supplice et le mien, mille siècles infâmes
Le verront. Reconnais le souverain des dieux :
Son amour n'est pas moins atroce que sa haine.

IO

Et ne pouvoir mourir ! Où fuirai-je ? En quels lieux
Trouverai-je du moins une trêve à mes peines ?

PROMÉTHÉE

C'est en vain que tu fuis.
L'aiguillon vénimeux en tous lieux te poursuit.
Tes maux ne finiront, Io, qu'avec mes chaînes.
Siècle sur siècle, — lourd, énorme entassement

De tortures sans nombre! Et pourtant je l'entends
Dans l'avenir lointain, dans la brume du temps,
Le marteau de mes fils qui brisera mes fers
Et qui fera crouler le ciel de Jupiter!
Jusque-là, notre lot, Io, c'est le martyre.
Va! ne songeons plus qu'à souffrir!

IO

Pitié! Pitié! En moi, l'horrible mal encore,
La frénésie,
La folie...
Elle monte! Et le dard venimeux me dévore!
D'effarement
Mon cœur heurte mon sein. Ils roulent, mes deux yeux,
Ils roulent convulsivement.
Hors de moi je me sens emporter. Furieux,
C'est le souffle du délire.
Sur ma langue plus d'empire;
Troubles, incohérents, les mots vont au hasard
Dans l'orage hagard
De l'horrible torture et des noirs cauchemars.

(Elle sort.)

PROMÉTHÉE

Vous la voyez, la cruauté du dieu !
Io dans sa folie errante
Et moi sur ma roche sanglante,
Nous en sommes, hélas ! les exemples fameux.
Mais qu'il tremble, là-haut ! Mes hurlements farouches
Ont une force redoutable.
Il rugit dans ma bouche,
Le refrain formidable,
L'hymne brûlant de la révolte universelle
Qui va déchaîner tous les instincts rebelles
Et les entraîner dans son rythme de feu !
Avec l'homme, contre les dieux
Tout l'univers
Va tressaillir d'un grand frisson de guerre.
L'émeute gagnera les forêts, les campagnes,
Les fleuves, les montagnes,
Les gouffres de la mer
Et tout le vaste éther.
Une immense tempête
Mugira contre Zeus.
Dans la nuit furieuse

Étoiles et comètes
Courront, fendant l'espace,
Lui cracher à la face ;
Les vents et les marées
Se riront de ses cris ;
La foudre délivrée
Fendra ses doigts flétris ;
Entr'ouvant ses entrailles
La terre, qui le raille,
Criera la vanité
De sa paternité ;
Et dans l'impondérable
Peuplé d'êtres infimes,
Le rire de l'abîme
Fera choir de sa cime
Le dieu qui nous accable.
Et j'aurai fait ces choses,
Moi, Prométhée, à cause
De l'injustice affreuse
De Zeus.
Certes, alors, il faudra
Que Zeus ou Dieu, Brahm, Allah, Jéhovah,
De quelque nom qu'on le nomme,

Afin de conjurer la révolte des hommes,
Se fasse homme à son tour, qu'il prenne la figure
De ceux qu'il persécute, et que dans les tortures,
L'opprobre et l'infamie
Sur la terre il perde la vie
Pour la conserver dans les cieux.
A cet abaissement, lui, le maître des dieux,
On le verra descendre,
Car son salut est à ce prix.
Contre ce dur destin rien ne peut le défendre.
Ainsi j'aurai vengé la race de mes fils.
Tremble, Tyran, dans ton ciel ébranlé,
Et frissonne de rage
Sur l'orageux nuage !
Déjà jusqu'à ton cœur mon cri s'est envolé
Et tu sens que bientôt l'universel blasphème
Brisera sur ton front l'orgueilleux diadème :
Dans l'avenir comme moi tu sais voir.

LES OCÉANIDES

Mais ayant fait ce que tu dis,
Zeus reprendra-t-il son pouvoir ?

PROMÉTHÉE

Certes, de cette ruse il tirera profit.
Se liant à la chair des mortels
Il liera de nouveau l'homme au ciel.
Mais dans les âmes la pensée
De Prométhée
Fermentera sans fin,
Puissant levain
Qui soulèvera la pensée humaine.
Après de longs siècles d'iniquité
Et des millénaires de haine
Un cri de liberté
Jaillira de nouveau de toutes les poitrines.
Il sera démasqué, le subtil artifice!
Percée à jour, ha! la fourbe divine!
Alors la Justice
Et la Vérité
A la voix puissante
De mes fils révoltés
Se dresseront triomphantes.
De nouveau Zeus verra son trône chanceler
Et ses temples crouler.

Son orgueil fondra comme les nuages
Quand la pluie d'été tombe sur la mer.
Et lui-même, brûlé par ses derniers éclairs,
Pâle, il se dissoudra dans son dernier orage,
Lorsque la nue obscure et les grondements sourds
Mourront dans la lumière éclatante du jour.
Ah! ce sera mon jour et celui de ma race!
Ce jour-là, délivré
Par la Justice et par la Vérité,
Dans le ciel nettoyé je lèverai ma face.
Mes fers éclateront! Aux quatre coins des cieux
Je les jetterai sur les cadavres des dieux.
Et sur la terre dilatée
Se briseront toutes les chaînes
Et dans chaque poitrine humaine
Battra le cœur de Prométhée!

LA CORYPHÉE

Tu te fais à plaisir un dieu selon ton cœur.

PROMÉTHÉE

Selon mon cœur, sans doute, — et selon le destin.

LA CORYPHÉE

Croire que Zeus jamais tombe du ciel et meure !

PROMÉTHÉE

Né dans les âmes, Zeus y trouvera sa fin.

LA CORYPHÉE

Et tu ne trembles pas à blasphémer ainsi ?

PROMÉTHÉE

Moi, trembler ? Suis-je donc moins immortel que lui ?

LA CORYPHÉE

Si pourtant il allait augmenter ta torture?

PROMÉTHÉE

A son aise, il le peut. Moi, j'attends l'aventure.

LA CORYPHÉE

Adorons le Seigneur, en tout cas, c'est plus sage.

PROMÉTHÉE

Que tu l'adores,
Que tu l'implores,
Que d'encens, d'hommages
Et de flatteries
Tu le rassasies,
Pour moi, moins que de rien, de Zeus je me soucie.

Qu'il rende des décrets, qu'il se fâche, qu'il gronde,
Il n'a plus très longtemps à gouverner le monde.
Mais je vois de nouveau venir son messager.
Soit ! Écoutons de quel message il est chargé.

MERCURE

Te tairas-tu, rebelle ! Au palais de mon père
Est parvenu le bruit des cris que tu profères.
Ridicules fanfaronnades,
Appels à la révolte et belliqueux complots,
Entremêlés d'ailleurs de douloureux sanglots,
Tout est connu, mon camarade !
Tu veux par ton tapage ameuter l'univers :
Ne crois pas qu'on te laisse faire.
Tes hurlements séditieux
Ont lassé le maître des dieux
Et Zeus t'ordonne de te taire.

PROMÉTHÉE

Aussi grossier qu'impérieux !
C'est bien parlé pour un valet des dieux !

Donc, Zeus m'envoie un ordre. Il m'impose silence.
Il sait d'expérience
S'il doit compter sur mon obéissance.
Tu peux t'en retourner par où tu es venu
Et rapporter là-haut ce que j'ai répondu.

MERCURE

Tu t'obstines; pourtant tu vois
Où t'a conduit ton orgueil maladroit.

PROMÉTHÉE

Aux plus adroits il a laissé
La servitude volontaire;
Et j'aime mieux languir sur ce roc fracassé
Que d'être un serviteur avili de ton père.

MERCURE

Quel bonheur, en effet, de pendre à ce rocher !

PROMÉTHÉE

Puissent mes ennemis bientôt le partager!

MERCURE

Suis-je donc de leur nombre?

PROMÉTHÉE

Oui ; je hais tous les dieux.

MERCURE

Tu es fou! La douleur a gâché ton cerveau.

PROMÉTHÉE

Oui, si c'est être fou que haïr ses bourreaux.

MERCURE

Dans la prospérité tu serais odieux.

PROMÉTHÉE *(de douleur)*

Aie! Ah!

MERCURE

Voilà des cris que Zeus ne connaît pas.

PROMÉTHÉE

Le temps, ce maître dur, les lui enseignera.

MERCURE

S'il eût pu seulement t'enseigner la sagesse!

PROMÉTHÉE

T'aurais-je ~~donc~~ alors répondu, vil esclave?

MERCURE

Je perds ici mon temps. Crains la main vengeresse
De Zeus. Contre les dieux c'est en vain que tu baves.
Ton sot entêtement
Court au devant du châtiment.
Quoi que tu souffres, Zeus doublera ta souffrance.
La foudre sans répit éclatera sur toi.
La douleur monstrueuse et l'infernal effroi
Dans le vertige et la démence
Briseront ton intelligence.
Sous un chaos de cauchemars
S'anéantira ta pensée,
Et sur ce roc, témoin de ta rage insensée,
Ne pendra désormais, comme un morne étendard,
Qu'un amas de chairs avilies
Claquant au vent de la folie.
Ainsi, décide-toi. Vois si tu veux te taire
Ou si c'est le courroux de Zeus que tu préfères.

LES OCÉANIDES

Prométhée, Hermès parle d'or.
Écoute-le; tu peux encor
De ta tête écarter l'orage.
Reviens à la raison! Renonce à ta fureur!
La honte pour un sage
C'est de s'obstiner dans l'erreur.

PROMÉTHÉE

Je les savais déjà par cœur,
Les lieux communs dont il me rebat les oreilles.
Être écrasé par son vainqueur,
Rien de plus naturel.
Quant à moi, rien ne peut me contraindre à me taire.
Jusqu'à la lueur dernière
Du flambeau de ma raison,
Comme un phare ici j'éclaire
Les ténébreux horizons.
Immortelle
Sentinelle

Veillant sur l'avenir du monde
J'emplirai de mon cri l'immensité profonde
Jusqu'à ce que la voix des hommes me réponde.
Et même si ma voix sur ce roc doit mourir,
Hélas ! avant d'avoir
Dans le sombre présent éveillé l'avenir,
Je ne me tairai pas ; je ferai mon devoir.
Tombe alors
Sur mon corps
Et sur la roche brûlée
La couleuvre de feu, la flamme échevelée,
Et de mon crâne foudroyé
Jaillisse mon cerveau broyé,
J'aurai fait jusqu'au bout ma seule volonté.

MERCURE

C'est la plus complète démence.
Tout malheureux qu'il est, il n'en est pas moins fou.
Pour vous, qu'émeuvent ses souffrances,
Vite, d'ici, retirez-vous.
Fuyez la mugissante approche
De l'orage qui va fracasser cette roche.

LES OCÉANIDES

Donne d'autres conseils, Hermès, à l'amitié!
Ta dureté nous blesse.
Nous n'irons point, malgré notre faiblesse,
Par un lâche abandon trahir notre pitié.

MERCURE

N'accusez donc que vous, si la rude tempête
Éclate sur vos têtes.
Vous êtes averties :
Et l'auteur de vos maux sera votre folie.
(Il disparaît... Tempête.)

PROMÉTHÉE

Oui, c'est une réalité,
Autre chose qu'une menace!
La terre tremble et se crevasse.
Le tonnerre mugit dans l'air épouvanté.
Les spirales de feu s'allument dans l'espace.

De sombres tourbillons de poussière tournoient
Et les vents furieux l'un contre l'autre aboient.
Le ciel et l'abîme profond,
Tout se mêle, tout se confond.

LES OCÉANIDES

Ah! ah! Grâce! Pitié! Père, ta foudre tue!

PROMÉTHÉE

Fuyez, mes sœurs! Fuyez! Rien ne peut résister
A la frénésie éperdue
De l'immensité qui se rue
Sur ces rochers épouvantés.

(Elles fuient.)

Adieu! — Le roc s'ébranle. Aux clous ensanglantés
Tout mon corps se déchire. Oh! je souffre! je souffre!
Dieux! l'effroyable éclair!
Le feu carbonise ma chair
Et la secousse affreuse a fait frémir le gouffre.
Ah! Ah! Là, sur mon front, l'avalanche de feu!

La flamme épouvantable a rugi dans mes yeux
Et mon crâne se fend au fracas du tonnerre.
Trombe de flammes sur ma bouche fracassée!
Horreur! Horreur sans nom! Oui, ma tête se perd,
L'ombre descend dans ma pensée
Et ma volonté se dissout.
Est-ce la mort? Dieux! quelle nuit!
Rien! Plus rien, — qu'un bruit d'eau qui bout,
Un bruit d'eau... un bruit doux.,. un bruit...

(Il s'évanouit. Apparition).

LE SPHINX

Ton âme a fui l'excès des douleurs dans le rêve.
Du fond du songe obscur, vois, ma forme s'élève,
Légère, transparente et faite de rayons,
Regarde-moi. Je suis le Sphinx : corps de taureau,
Face humaine, ailes d'aigle et griffes de lion.
Ma tête, où resplendit la divine raison,
Pure et noble, jaillit du corps des animaux.
Je sais tous les secrets. Écoute ma chanson.

Sainte est la sensibilité
Qui développe le cerveau !
Le vivant par elle exalté
A vu naître un monde nouveau.

Elle fait jouir et souffrir.
La douleur est sœur du plaisir.
Tous deux peuplent les sens d'images
Qui par la mémoire gardées
Deviennent plus tard des idées ;
Et l'animal devient un sage.

La douleur protège la vie ;
Elle l'écarte du péril
En formant les instincts subtils
Qui sentent le mal et le fuient.

La douleur, c'est la marche sainte
De la sainte sélection
Dans la sainte évolution,
Où, par l'intelligence atteinte,
Nous attend la divinité
De l'universelle Unité.

PROMÉTHÉE *(en rêve)*

O Sphinx ! quelle splendeur sereine dans tes yeux !
Que ton visage est beau sous l'or de tes cheveux !
Dans quel ruissellement magique d'étincelles
S'ouvre la majesté divine de tes ailes !
Veux-tu donc t'envoler ? Reste ! Tu es si beau !
Quoi, tu laisses tomber le corps lourd du taureau
Et les griffes cruelles ?
Des dépouilles des animaux
L'homme se dégage et s'élève
Pur, éblouissant comme un glaive
Que la main tire du fourreau !
Ravissement de mes prunelles,
Forme humaine, beauté suprême, te voilà,
Plus noble que jamais mon cœur ne te rêva.
Mais hélas ! c'est un dieu, puisqu'il garde ses ailes.

LE DIEU

Oui, reconnais Hermès, — la Vie universelle,
Telle qu'obscurément ton espoir la rêva.
Dans les cieux éclatants je monte vers mon père.

PROMÉTHÉE

Fils souriant de Zeus, tu m'as haï naguère.

HERMÈS

Miroir de ta propre colère,
A tes regards je reflétais
Les dieux que ta fureur formait.
Dans le sommeil de tes douleurs
Maintenant tu vois ma splendeur.
Mais ton rêve prend fin. Zeus me rappelle! Adieu!
Sur ton rocher désert tu vas rouvrir les yeux.
(Il s'envole.)

PROMÉTHÉE *(il s'éveille)*

Où suis-je? C'est le ciel. Jamais je ne l'ai vu
Si beau, — dans l'or drapé de ces vapeurs vermeilles.
De quels songes lointains suis-je donc revenu?
Dans un matin d'amour voici que je m'éveille.

Azur éblouissant, ô lumière, lumière,
Clair sourire de l'infini,
Ta douce haleine d'or caresse ma paupière
Et tes tièdes baisers gonflent mon cœur ravi!
Quel bien-être inconnu me baigne et me pénètre?
Une divine joie inonde tout mon être
De ses flots printaniers,
Et quel bonheur immense exhale la nature!
A peine, sur ce roc où je suis prisonnier,
Si je sens encor mes blessures.
Et ce mont, ces glaciers, ces sauvages abîmes,
Qu'ils sont majestueux, splendides et sublimes!
O surprise! Là-bas, dans ce gouffre profond,
Tout au loin, par delà les falaises de glace,
A travers ces larges crevasses
Pour la première fois j'aperçois un vallon
Où dans la blonde lumière
Verdoie un riant gazon
Sur les bords d'une rivière.
J'entrevois des vergers... des troupeaux... des maisons...
Terre! Terre! Je vois la vie!
O mystérieuse ivresse!
Douceur! Extase! Harmonie!

Le monde entier n'est plus qu'une caresse.
Une tendresse divine
Émane de toutes choses
Comme le parfum des roses,
Et du fond de ma poitrine
Une source fraternelle
Épanche à son tour vers elles
Une tendresse jumelle.
Je ne suis plus qu'amour! Ma vie est un baiser
Qui flotte avec la lumière
Dans le ciel et sur la terre.
Mais pour l'amour plus rien n'est déguisé;
Au fond de tout ce que j'aime
Je me retrouve moi-même.
L'univers! L'univers n'est plus que mon amour!
C'est mon amour qui brille en l'éclat pur du jour,
Qui brûle, ardent et vermeil,
Dans la flamme du soleil,
Qui mugit avec la mer,
Vole avec les oiseaux en chantant dans les airs,
S'épanouit avec toutes les fleurs écloses,
Et par-dessus toutes les choses
Rayonne jusqu'aux dieux dans la splendeur de l'Homme.

O merveilleuses profondeurs!
Dans tous les êtres bat mon cœur.
Rien ne dit plus : Je suis! Tout murmure : Nous sommes!

LES MURMURES DU MONDE

Innombrables soleils, astres des nuits obscures,
O Zeus, dévoile-toi dans chaque créature!

Rose lotus des lacs, violette des bois,
Dans chaque créature, ô Zeus, dévoile-toi!

Poisson qui sous les eaux nages à l'aventure,
O Zeus, dévoile-toi dans chaque créature!

Lion roux du désert, hirondelle des toits,
Dans chaque créature, ô Zeus, dévoile-toi!

Lait des seins maternels et grain des roches dures,
O Zeus, dévoile-toi dans chaque créature!

Savant, poète, amant, martyr, esclave, roi,
Dans chaque créature, ô Zeus, dévoile-toi!

TOUTES LES VOIX A L'UNISSON

Le voile épais des apparences,
Qui seul rend divers tous les êtres,
S'amincit, se soulève et laisse transparaître
L'unique et divine substance.

PROMÉTHÉE

J'aime ! L'amour dilate et soulève mon âme.
Je suis ivre d'amour. Ainsi qu'un cèdre en feu
Je suis un tourbillon de parfums et de flammes.
Je suis ivre d'amour. Libre, immense et joyeux
Je marche dans le ciel, je chante et je chancelle.
Je suis ivre d'amour. Ah ! si j'avais des ailes,
L'une caresserait tous les astres des cieux
Et l'autre couvrirait la terre de caresses.
Je suis ivre d'amour ! Le monde est dans mes yeux !
Le monde est dans mon cœur comme un cri d'allégresse.
Tout mon corps et le monde
Doucement se confondent ;
Les fleuves de mon sang
Coulent, chauds et puissants,

Dans la nature entière
En charriant partout
L'amour et la lumière.
Une seule âme habite en tout,
Sereine, infinie et divine.
Zeus ! Zeus ! C'est toi, — je te devine, —
Toi qui t'épanouis en moi,
Dévoilant ton être en mon être !
Zeus ! Comment ai-je pu jadis te méconnaître !
Je te croyais bourreau, tyran, sinistre roi
De la douleur et des supplices.
A présent je sens et je vois :
Ma justice était ta justice,
Mon amour était ton amour;
Quand mes cris appelaient le jour,
C'est toi qui voulais la clarté
Et la divine vérité,
C'est toi qui dans mon cœur cherchais l'Être suprême,
Car je suis ton effort palpitant vers toi-même,
Unique, immense volonté,
Qui te disperses dans le monde,
Et qui, souffrant d'être le monde,
Reviens en pleurs à l'unité.

LES MURMURES DU MONDE

Nous ne vivons, nous ne souffrons terrestrement
Que ce que nous avons voulu divinement.

PROMÉTHÉE

J'ai vu se dissiper la nuit où l'on s'égare,
Et je t'ai retrouvé! Plus rien ne nous sépare.
Tout ce qui me faisait moi
Meurt et se dissout en toi.
Ai-je encore une chair?
O mon Dieu, je l'ignore.
Je ne sens plus ni mes fers
Ni les membres de mon corps.
Tout mon être s'évapore
Dans l'amour qui me dévore.
Oui, tout s'évanouit... Sois béni!... C'est la fin,
C'est le baiser de Dieu qu'on appelle la mort...
Zeus! ton fils exilé s'abîme dans ton sein!

(Il meurt.)

CHORUS ANGELORUM

Bouches de l'univers, chantez : Gloire au Seigneur,
A la fois un et plusieurs,
Père en sa fécondité,
Fils dans sa métamorphose
Sous tous les aspects des choses,
Qui revient à l'Unité
En esprit d'amour et de vérité !

9 juin 1899.

NOTES

Je crois devoir au lecteur quelques explications sur deux points : le système de versification que j'ai employé et les emprunts que j'ai faits à mes prédécesseurs.

I

J'ai attribué longtemps, je l'avoue, un caractère intangible et presque sacré aux règles de la versification romantique et parnassienne. Cependant la nécessité d'une révolution était proclamée par tant de jeunes hommes et admise par des poètes d'un si incontestable savoir que cette protestation puissante ne laissait pas que de m'inquiéter. Je constatais d'ailleurs que dans le cours des siècles la versification française a subi des changements pro-

fonds. Une étude minutieuse me démontra qu'il y a dans les vers français des éléments fixes, — l'égalité quantitative des syllabes, le mètre et la rime (ou l'assonance) — et des éléments variables que l'on peut équilibrer de diverses façons. Persuadé qu'il est opportun aujourd'hui de desserrer une versification trop rigoureuse tout en gardant les facteurs fondamentaux du vers, je pris pour point de départ le vers libre classique, tel qu'on le trouve dans les fables de La Fontaine et dans l'*Amphitryon* de Molière. J'y introduisis les mètres de neuf et de onze syllabes. J'en relâchai les rimes, me permettant de faire rimer un singulier avec un pluriel, une sonorité féminine avec une masculine. Bref, je substituai la rime pour l'oreille à la rime pour les yeux. Parfois, dans un ensemble suffisamment rythmique, je glissai même un vers sans rime. Tout cela est parfaitement orthodoxe et je n'ai fait autre chose que combiner et généraliser des procédés que l'on admettait déjà isolément à titre de curiosité ou d'exception. De même en va-t-il, dans les grands vers, de la césure irrégulière et, parfois, de l'absence de toute césure. De même encore, j'admets couramment l'hiatus et parfois la non-élision de la muette finale précédée d'une voyelle ou d'une diphtongue devant un mot commençant par une consonne. A tout cela, je le répète, on trouve dans la poésie française ce que messieurs les législateurs appellent « des précédents ».

Tel est mon vers libre. Je crois lui avoir assuré une stabilité rythmique que les poètes symbolistes n'ont pas toujours gardée, — car il leur arrive d'écrire des vers qui ne se peuvent distinguer de la prose que par l'alinéa typographique.

J'estime que le vers-libre convient surtout aux ouvrages d'une certaine étendue. Il répond à peu près à la peinture à fresque tandis que la versification parnassienne équivaut aux procédés plus serrés de la peinture des tableaux de chevalet.

II

J'ai emprunté à Gœthe une grande partie du dialogue de Prométhée et de Minerve dans ma première scène et quelques répliques du dialogue de Zeus et d'Hermès dans la scène III.

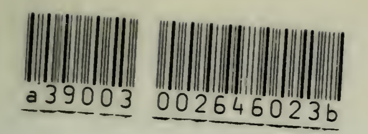
A quoi bon discourir sur la légitimité des emprunts? C'est bien inutile, puisque j'ai reçu de Gœthe lui-même une autorisation en due forme, comme en témoigne la déclaration suivante que j'extrais des conversations de Gœthe et d'Eckermann, traduites en français par M. Delérot (t. I, p. 158): « Lord Byron, » dit Gœthe, « n'est « grand que lorsqu'il écrit des vers; dès qu'il veut raisonner, « c'est un enfant. Aussi ne sait-il pas se défendre contre les sottes « attaques, précisément du même genre (1), qui lui ont été faites « dans son propre pays; il aurait dû prendre un langage bien plus « énergique. *Ce qui est là m'appartient, aurait-il dû dire; que je l'aie* « *pris dans la vie ou dans un livre, c'est indifférent; il ne s'agissait pour* « *moi que de bien l'employer!* Walter Scott s'est servi d'une scène de « mon *Egmont*, il en avait le droit; il l'a fait avec intelligence, il « ne mérite que des éloges. Il a aussi dans un de ses romans imité « le caractère de ma *Mignon*; avec autant de sagacité? C'est une

(1) Accusation d'emprunt.

« autre question. Le *Diable métamorphosé* de lord Byron est une « suite de Méphistophélès ; c'est fort bien. Si par une fantaisie « d'originalité il avait voulu s'en écarter, il aurait été obligé de « faire plus mal. Mon Méphistophélès chante une chanson de « Shakespeare, et qu'est-ce qui l'en empêcherait ? Pourquoi me « serais-je fatigué à en chercher une nouvelle si celle de Shake- « speare convenait et disait justement ce qu'il fallait dire ? L'expo- « sition de mon *Faust* a aussi quelque ressemblance avec celle de « *Job*; tout cela est fort bien et j'en suis plutôt à louer qu'à « blâmer. »

J'ai aussi incorporé dans mon ouvrage, avec certaines modifications, le *Prométhée* d'Eschyle. S'il fait vraiment corps avec ma composition, il n'y a là rien de déshonorant pour moi.

J'aurais d'ailleurs voulu obtenir d'Eschyle une autorisation semblable à celle de Gœthe. Cela ne m'a pas été possible et je le regrette infiniment.


a39003 002646023b

